Revue des Études Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE

2e Série.-2e Année. Mars-Avril 1902. Nos III-IV.

DISCOURS PRÉSIDENTIEL

prononcé par le Dr Olivier LODGE, de la « Royal Society » à la « Society for Psychical Research » de Londres

le 31 Janvier 1902.

Devant continuer à occuper le siège présidentiel pour la nouvelle année, je suis appelé à adresser un discours à la Société. Je le fait dans des conditions assez désavantageuses, puisque, depuis quelque temps déjà, je n'ai plus eu l'occasion d'examiner personnellement aucun phénomène important, qui puisse intéresser la Société. Il faut donc me borner à quelques observations générales sur certains points de notre œuvre et sur la situation, telle qu'elle se présente.

Je me propose, à cet effet, de toucher aux trois sujets suivants, sans prétendre, toutefois, les traiter à fond :

1. Les explications ordinaires sur la lucidité dans la *trance* (1) et sur la clairvoyance.

2. Les bizarres phénomènes physiques qui accompagnent parfois la trance.

3. Certaines considérations sur ces facultés humaines ultranormales.

---

(1) Nous ne traduisons pas le mot anglais *trance* par « sommeil hypnotique », comme on le fait souvent, ne voulant pas préjuger la question de la différence qu'il y a probablement entre ces deux états.
N. du T.

LA LUCIDITÉ DANS LA TRANCE ET LA CLAIRVOYANCE.

Je parlerai, avant tout, de la lucidité dans la trance et de la clairvoyance — c'est-à-dire du fait, indéniable pour moi, que dans certaines conditions, la bouche peut dire et la main écrire des choses absolument en dehors de la portée normale de l'intelligence. Il est à remarquer que dans cette opération les muscles de la bouche et de la mains *semblent* mus, non point par les centres cérébraux réglés par la volonté, mais par quelque autre région du cerveau, plus automatique et moins consciente — cette partie que l'on suppose agir dans les rêves, dans l'hypnose et dans les automatismes en général ; en tout cas l'intelligence normale et ordinaire de la personne qui parle ou qui écrit, semble étrangère à ces opérations. Toutefois, il paraît y avoir une intelligence qui agit, avec un caractère et un entendement qui lui sont propres. La grande question est de savoir *quelle* est l'intelligence qui se manifeste, et *comment* elle parvient aux connaissances ultra-normales qu'elle manifeste.

Les réponses habituelles que l'on donne à la deuxième question sont au nombre de deux :

a) Au moyen de la télépathie, par des êtres vivants.

b) Au moyen de l'information directe qui lui vient de personnes trépassées, dont la conscience individuelle consciente continue à exister.

On a tant parlé déjà, pour et contre, de ces deux explications hypothétiques, qu'il est à peine nécessaire que je rappelle les arguments sur lesquels on a tâché de les baser ; dernièrement encore, le professeur Hyslop a traité ce sujet d'une façon très approfondie et sous tous les rapports, dans une livraison de nos *Proceedings*. Aussi, pour ma part, je ne puis m'empêcher de le remercier vivement de ses soins et de l'activité qu'il a employée dans ce travail, ainsi que des précieuses données qu'il a acquises à la science. Je sais par expérience quelle peine et quel temps sont nécessaires pour rédiger des commentaires aussi complets que possible sur

une longue série de communications faites à l'état de trance et se rapportant à des affaires domestiques au sujet desquelles les personnes étrangères à la famille n'ont aucune connaissance et aussi nul intérêt. Je ne sais que trop combien il est pénible de reproduire dans les rapports écrits toutes les traces de circonstances qui, au cours des communications, ont pourtant très vivement impressionné les personnes connaissant à fond tous les détails d'une existence, tous les traits caractéristiques d'une personnalité. Il est tout naturel que ces souvenirs paraissent bien arides à ceux qui sont étrangers à la chose ; telle une conversation familière que nous entendons dans un compartiment de chemin de fer au sujet d' « Henry », de l' « oncle Tom », de « Lucie », etc., finit, si elle dure trop, par devenir très ennuyeuse.

Pourtant, la patience est l'une des vertus auxquelles doivent nécessairement s'accommoder ceux qui aspirent à devenir savants. L'étendue du Rapport du professeur Hyslop peut certainement décourager bien des gens au début de sa lecture ; il ne faut pourtant pas oublier qu'une forte partie de ce volume consiste, non pas en documents, mais en commentaires. On y trouve, en outre, la discussion des hypothèses qui s'y rattachent, le récit d'expérimentations ingénieuses entreprises, avec l'aide de plusieurs collègues et étudiants de l'Université Columbia, dans le but d'éclaircir l'argument. De la sorte, s'il est hors de doute que les personnes qui voudront approfondir la matière doivent examiner l'ouvrage de M. Hyslop en détail, tous ceux qui ont acquis une certaine habileté à parcourir les livres, sans les lire de fond en comble, pourront se borner à connaître les passages les plus saillants de ce vaste et magnifique ouvrage du professeur américain.

Mais ce n'est là qu'une digression.

Revenant à l'argument de la lucidité en général, je veux bien marquer ma conviction, qu'une explication fondée sur la télépathie comme *vera causa* nous entraînerait trop loin. La télépathie, sans doute, est une faculté humaine ultra-normale dont la plupart de ceux qui se sont occupés de ces

recherches sont prêts à reconnaître la réalité. Elle est la résultante de certains phénomènes observés, mais ses lois nous sont inconnues, son but et ses moyens ne se décèlent point à nous. Ce n'est probablement qu'une branche de toute une série de facultés humaines inconnues jusqu'à présent — et c'est peut-être une erreur de l'employer pour expliquer un grand nombre d'autres facultés, qui peuvent être coexistantes ou équipollentes avec elles — bien qu'il soit naturel et opportun de tenter cette voie d'explication. L'on doit essayer une clef dans toutes les serrures avant de pouvoir être sûr qu'il s'agit d'une clef spéciale : si elle n'en ouvre qu'une ou deux, eh bien! c'est toujours autant de gagné.

Mais la télépathie elle-même a besoin d'explication. Une idée ou une pensée qui se trouve dans le cerveau d'une personne se reflète et apparaît vaguement dans l'intelligence d'une autre. Comment cela se fait-il ? Est-ce un procédé physique qui se propage par une voie physique, ou par l'éther qui joint les deux cerveaux? S'agit-il d'une fonction physiologique du cerveau, ou d'une fonction essentiellement psychologique? Et si c'est une fonction uniquement psychologique, qu'est-ce que cela signifie? Peut-être n'y a-t-il pas action directe et immédiate entre les deux intelligences; peut-être y a-t-il un intermédiaire — un intermédiaire psychologique, alors, — par exemple une troisième intelligence qui opère sur l'agent et sur le percipient, ou qui se trouve en rapport avec les deux.

Tant que nous ne pourrons pas répondre à ces questions — et, pour ma part, je doute même d'avoir réussi à les formuler exactement — il est à peine possible de considérer la télépathie, même provenant du consultant, comme une explication légitime d'une grande partie de la clairvoyance ou de la lucidité que l'on rencontre dans les communications à l'état de trance. On pourra l'accepter comme l'hypothèse la moins tiraillée, mais l'on ne pourra pas affirmer définitivement et avec certitude qu'il s'agit bien de l'explication juste, même lorsqu'elle s'adapte parfaitement aux faits qu'il s'agit d'éclair-

cir. D'autant moins est-il permis d'y avoir recours quand on ne peut le faire sans repousser ses limites au delà de tout ce que l'expérience a démontré jusqu'ici, dans une région extra-polaire, comme il arrive lorsque l'on suppose que le sujet entrancé lit couramment, à distance, dans le cerveau de personnes étrangères et inconscientes en cela, tandis qu'*il n'a jamais été démontré* d'une manière expérimentale que la lecture de la pensée ait lieu réellement, dans quelque forme que ce soit. Ou bien, si l'on veut absolument avoir recours à cette explication, il faut alors se borner à la présenter comme la plus vague et la plus incertaine des hypothèses.

Il est tout naturel de supposer que la personnalité qui semble ostensiblement communiquer par le médium entrancé est à même de connaître ce qui la regarde, bien mieux que peuvent l'être d'autres personnes; pourquoi donc mettrons-nous de côté l'hypothèse spontanée qu'il s'agit bien de la personnalité en question, qui survit en quelque manière, pour imaginer l'action inconsciente de personnes étrangères et éloignées? — La raison en existe; elle est même simple et convaincante : c'est qu'il est aisé de supposer qu'il y a quelque part des gens qui connaissent les deux ou trois faits exposés par la clairvoyante : et ces gens existent, tandis que nous ne sommes absolument pas sûrs que la personne trépassée qui semble ostensiblement communiquer, existe encore. En effet, c'est là justement ce qu'il s'agit de prouver, d'une manière scientifique. Par conséquent, puisque plusieurs membres de notre Société sont convaincus que l'individualité humaine survit à la mort, de façon à pouvoir rester en quelque rapport avec nous, je leur recommande de toujours faire preuve de patience envers ceux qui n'ont pas encore aquis cette conviction : l'impatience, de quelque sorte que ce soit, ne sert à rien dans cette recherche difficile à laquelle bien des hommes se sont consacrés de tout temps, en satisfaisant quelques-uns, mais non pas tout le monde.

LA POSSIBILITÉ DE L'EXISTENCE D'ÊTRES EXTRA-TERRESTRES.

La seule hypothèse, au sujet de l'action des esprits désincarnés, est la suivante : qu'ils occupent et animent temporairement quelques régions du corps du médium, de façon à animer une partie du mécanisme physiologique, suffisant pour leur permettre de nous communiquer ce qu'ils désirent nous faire savoir. L'impression que produit sur nous cette hypothèse dépend de l'idée que nous nous faisons de nos facultés normales. Toute la valeur *prima facie* qu'elle peut posséder, provient de la théorie, que nous sommes nous-mêmes des entités mentales, qu'on appelle communément *âmes*, *esprits*, etc., et qui réunissent, habitent et dirigent un certain assemblage d'atomes terrestres, que nous appelons nos corps, au moyen desquels, en notre qualité d'agents psychologiques, nous pouvons adresser des communications plus ou moins intelligibles à d'autres intelligences incarnées, en nous servant dans ce but de certains procédés physiques, tels que la production de vibrations aériennes, les signes laissés par l'encre sur le papier.

Une fois établis que nous sommes des entités mentales ou psychologiques douées de la puissance d'accroître notre corps par l'alimentation, nous devons remarquer, en passant, ce fait important : que la fabrication de nos corps, dont je parlais tout à l'heure, est une opération exécutée par la vie, sans que l'intelligence s'en mêle, au moins d'une manière consciente, puisque notre intelligence consciente n'est capable de rien faire de pareil. Nourrissez un enfant, et peu à peu, sans qu'il en ait conscience, il deviendra homme — chose qui se passe tout à fait en dehors de notre contrôle, sans que nous comprenions comment et sans que nous puissions imiter cette fonction naturelle.

Cela peut paraître une digression bien frivole, mais elle ne manque pas d'importance, en considération de ce qui va

suivre. C'est même intéressant vis-à-vis de tous les rapports entre l'intelligence et la matière.

L'hypothèse qui cherche à expliquer le contrôle d'un médium entrancé par l'action d'esprits désincarnés, présume qu'une machine élaborée comme le sont nos corps peut être employée, en certains cas, non seulement par l'intelligence qui l'a fabriquée, pour ainsi dire, mais tout aussi bien par d'autres intelligences auxquelles on permet d'en faire usage. Naturellement cela ne se réaliserait que pour un certain temps et avec assez de difficulté.

On peut soulever bien des objections sur ce point — par exemple on peut douter que ces autres intelligences existent. J'avoue toutefois que la supposition de leur existence ne me paraît pas trop impossible, à cause de ce que nous connaissons déjà avec certitude de l'univers matériel, de son immensité, du nombre de mondes habitables qu'il contient (je ne dis pas des mondes *habités*, parce que nous n'en avons pas encore la preuve), surtout si nous ne nous arrêtons pas aux idées absurdes sur l'habitabilité, qui nous viennent de la petitesse de nos sens ; enfin à cause de ce que nous savons de l'immense variété des formes de la vie qui se manifestent dans notre planète, partout où les conditions le permettent. En songeant à tout cela, il ne m'est guère possible de nier la probabilité qu'il y ait dans l'espace un immense ordre d'existences et d'intelligences dont nous ne doutons pas, pour le moment.

En vérité, nous ne nous trouvons sur cette planète et dans un corps que pendant un certain nombre de révolutions de la Terre autour du Soleil : notre vie ne dépasse que bien rarement la durée d'un millier de mois. Nous ne savons pas encore, et peut-être ne saurons-nous jamais, ce que nous étions auparavant et ce que nous serons après cette existence; ces deux questions sont pourtant strictement reliées l'une à l'autre, à ce que je pense, et à ce que pensait Platon, ou tout au moins à ce qu'il enseignait.

Mais, en admettant la possibilité d'une extension de vie ou

d'intelligence beaucoup plus grande que celle que nous sommes habitués à reconnaître — une extension identique, peut-être, à celle de la matière — quelle est la probabilité que les différentes classes de vie et d'intelligence se croisent et agissent les unes sur les autres? Il n'y a aucune probabilité *a priori* qu'il en soit ainsi : c'est tout simplement une question d'expérience et d'observation.

L'observation nous apprend que, selon toute apparence, les habitants visibles et sensibles de ce monde poursuivent leur chemin sans être dérangés, excepté par les conflits ou la coopération entre eux-mêmes. Maintenant, je ne chercherai pas à établir jusqu'à quel point cet isolement est apparent ou réel. Les philosophes admettront que l'*apparence* de l'isolement et de l'indépendance existerait probablement, même dans un monde où en réalité, le contrôle d'êtres invisibles serait une réalité; d'ailleurs, de tout temps, il y a eu des personnes religieuses qui ont ressenti, d'une façon plus ou moins inconsciente, une aide et une direction qu'elles croyaient venir de l'au-delà.

C'est ce qui arrive pour les mondes matériels : — ils parcourent tranquillement l'immensité de l'espace, libres et sans obstacles. Alors, ceux d'entre eux dont l'atmosphère est excessivement épaisse, ou dont la vue est bornée pour quelqu'autre raison, ceux-là s'enflent peut-être d'orgueil à l'idée d'un isolement complet : — probablement l'appellent-ils a *splendid isolation*. Mais nous qui pouvons voir à travers l'atmosphère transparente qui nous enveloppe — nous, les héritiers d'Aristarque, de Copernic et de Galilée, qui calculons l'orbite des astres — nous savons que cette indépendance apparente est purement illusoire; que tous leurs mouvements sont dirigés par une force dont ils sont inconscients, et que même l'apparence de l'isolement et de l'immunité de tout dérangement provenant du dehors peut se terminer d'une manière soudaine et violente, puisqu'il arrive que, dans les profondeurs de l'espace, de temps en temps, deux corps célestes se rencontrent : un choc, une catastrophe et l'appari-

tion lumineuse de ce que nous appelons une nouvelle étoile : un phénomène que les personnes plus strictement intéressées — celles qui habitent dans les environs immédiats, s'il y en a — appellent plutôt la destruction d'une ancienne étoile (1).

La possibilité des phénomènes médiumniques

Dans le monde psychologique, avons-nous jamais expérimenté de tels phénomènes ultra-normaux, de ces ingérences d'en dehors de notre condition normale et placide ; y a-t-il souvenir de quelque irruption d'une intelligence ou d'un caractère moral extérieur à l'humanité ; est-il jamais question d'une information que l'on n'aurait pas pu connaître d'une façon normale, ou d'une révolution dans nos idées sur Dieu, sur l'humanité et sur le but de l'existence ? Avez-vous jamais fêté ou maltraité un prophète ou un voyant de première grandeur ? Ou, plus humblement, avez-vous jamais rencontré, dans votre vie de famille, quelque étrange aventure, d'apparence hallucinatoire, mais pourtant significative, avez-vous jamais eu une vision, entendu des voix, reçu une communication venant d'amis qui se trouvaient en dehors de la portée normale, ou même d'amis au delà de la tombe ? Ou bien, pour descendre encore d'une marche, avez-vous jamais vu bouger des objets matériels qui n'auraient pas dû se mouvoir par l'effet de causes connues, ou par l'action des habitants visibles de cette planète ?

Si ces choses sont réellement arrivées, ou non, c'est là une question de témoignage — et les opinions ne sont pas d'ac-

(1) Je sais bien que la rencontre entre globes habitables solides doit être excessivement rare, et que la rencontre de masses étendues, ou nébuleuses, doit être de beaucoup plus fréquente. Mais la signification de ce que je suis en train de dire ne dépend pas de l'habitabilité des globes qui se rencontrent, ni même de la fréquence relative des rencontres; je veux uniquement faire allusion à la rareté, mais en même temps à la possibilité de cet événement.

cord. Pour ma part, je crois qu'il y en a de bien authentiques.

L'une des difficultés que l'on oppose à l'acceptation de tout phénomène inusité est l'idée a *priori* que ces faits sont contraires aux lois de la nature, et par conséquent impossibles. Mais, en réalité, nous ne pouvons pas affirmer précisément qu'ils sont contraires à la loi naturelle ; ce que nous pouvons dire, c'est qu'ils sont opposés à l'ordinaire, ou plus exactement, qu'ils sont opposés à ce que l'expérience nous montre habituellement. Cette dernière affirmation est à peu près juste, mais entre cela et l'adjectif « *impossible* », ou la phrase équivalente « contraire à l'ordre de la nature » il existe un abîme.

A quoi tient donc l'antagonisme invétéré, mais — espérons-le du moins — défaillant, entre la Science orthodoxe et le témoignage que l'humanité a présenté à plusieurs reprises et que notre Société a consciencieusement recueilli, conformément auquel ces interruptions des règles habituelles du monde se produisent réellement ? Je crois que cela tient à ce que la Science a l'horreur de ce qu'elle ne peut pas expliquer : elle ne peut rien faire d'un agent capricieux et désordonné ; alors, elle préfère l'ignorer. La Science a l'habitude de simplifier ses problèmes par la méthode de l'abstraction — méthode pratique et puissante, qui permet d'ignorer ou d'éliminer toutes les causes trop embarrassantes, trop complexes ou trop banales pour que l'on puisse s'en occuper. Ainsi, par une longue série de commodes ignorances, elle a acquis l'habitude de s'imaginer qu'elle peut réellement exclure, au lieu de les abstraire uniquement, ces causes embarrassantes.

Mais cela est en dehors de son pouvoir. L'abstraction est un procédé très utile, mais qui peut uniquement empêcher qu'une chose soit considérée ; il ne peut effectivement pas exclure de l'univers [1] tout ce qui lui paraît trop complexe,

(1) James Ward, *Naturalism and Agnosticism*, vol. I, p. 77.

ou d'une apparence trop désordonnée. Naturellement, personne n'hésite à l'admettre; pourtant, dans la pratique, la Science a trouvé moyen d'exercer une certaine exclusion sur le terrain de ses recherches. Si les irrégularités embarrassantes étaient trop fréquentes, la science digne de créance deviendrait presque impossible : la vie de laboratoire serait semblable à celle décrite par l'auteur de *Prehistoric Peeps*, et où des reptiles au long cou assistent à tous les banquets.

Ainsi la plus petite méprise, le plus petit tour joué à l'expérimentateur par quelques plaisants suffisent à causer un grand désarroi dans un laboratoire scientifique. Introduisez une araignée, ou tout autre insecte vivant, dans la balance ou dans tel autre appareil délicat d'un physicien, et celui-ci se trouvera, pendant un certain temps, dans la confusion. Quelque chose de capricieux et de désordonné se manifeste là dedans et dérange tout. C'est justement d'un dérangement de ce genre qu'un savant aurait à souffrir, s'il assistait à une séance médiumnique.

De la même manière, je conçois qu'un être humain, en regardant dans une fourmilière, puisse causer des catastrophes et exécuter des miracles dans ce petit monde. Les fourmis des régions populeuses, ayant été exposées à de tels dérangements aux temps passés, pourront avoir recueilli quelques légendes ayant trait à ces faits; mais aux fourmis d'un pays inexploré, les entreprises de quelque matelot naufragé devront paraître une expérience nouvelle et incroyable. Il est même à remarquer que les actions de l'homme paraîtront supérieures aux facultés des fourmis, non seulement par leur grandeur, mais tout aussi bien par leur qualité. Par exemple, des êtres humains pourront administrer des substances chimiques, donner des secousses électriques, concentrer les rayons du soleil au moyen d'une loupe.

Maintenant, la plus grande partie des phénomènes physiques que l'on dit redevables à la présence d'un médium n'ont rien d'extraordinaire en eux-mêmes : la production d'odeurs,

par exemple, l'introduction de fleurs et d'autres objets, les mouvements de meubles, l'impression de plaques photographiques, ce sont là des choses que l'on peut facilement obtenir par des moyens normaux, dans les conditions nécessaires; la seule affaire qui demande une explication, c'est comment ces faits se produisent dans les conditions données, qui sont plus ou moins contraires à leur formation. Voilà le vieil arsenal de phénomènes sur lequel nous ne jetons qu'un regard en passant.

Mais outre ces phénomènes, il y en a d'autres, non moins traditionnels, impliquant un effet que l'on ne pourrait pas atteindre par les facultés humaines ordinaires. Par exemple, la prétendue résistance de la peau et des nerfs humains au feu, généralement lorsqu'on est dans un état d'émotion religieuse, ou bien de transe; l'extraction d'un objet solide d'une boîte qui est restée fermée, ou bien — chose que l'on affirme être de beaucoup plus fréquente — la matérialisation ou l'apparition temporaire de formes humaines.

Pour ma part, j'avoue que je n'ai jamais vu aucun de ces phénomènes dans des conditions satisfaisantes; mais le témoignage de Sir William Crookes pour certains d'entre eux est fort détaillé, et il est presqu'aussi difficile de résister à ces témoignages que d'accepter les faits attestés. En outre, plusieurs parmi les personnes qui m'écoutent se croient sans doute parfaitement familières avec ces cas.

Examinons donc si, à la lumière des connaissances que nous possédons sur la physique, les phénomènes en question sont absolument impossibles et absurdes, de telle façon qu'aucun témoignage ne saurait ébranler notre incrédulité, ou bien s'ils valent la peine que nous examinions les témoignages et les cas nouveaux qui se présenteraient à notre observation : que nous les examinions avec soin et avec le scepticisme nécessaire — ça va sans dire — mais sans une prédisposition d'esprit absolument hostile.

LA PÉNÉTRATION DE LA MATIÈRE A TRAVERS LA MATIÈRE.

L'un des trois phénomènes auxquels j'ai fait allusion plus haut, paraît, sous certains rapports, le plus simple et le mieux défini, d'autant plus qu'il sort du terrain quelque peu vague de la physiologie et de la biologie, pour se retrancher dans celui de la physique. Je veux parler du phénomène connu généralement sous l'expression « passage de la matière à travers la matière » le passage ou l'infiltration d'un corps solide inorganique au travers d'un autre, sans dégât et sans violence. L'on cite à ce propos, le liage ou le déliage d'une ficelle sans bouts, l'extraction d'une bille de billard d'une coque complètement close, la pénétration l'un dans l'autre, de deux anneaux fermés.

Jamais je n'ai assisté à la production d'un de ces phénomènes, dans des conditions dignes de foi. Je connais des exemples d'anneaux placés autour de choses trop larges, en apparence, pour qu'on ait pu les faire pénétrer dans le cercle d'une manière facile à comprendre : par exemple, un anneau enfermant le pied d'un verre à calice, ou le pied d'un guéridon, ou bien encore au bras d'un homme (1) — mais je n'ai jamais constaté un exemple permanent et indéniable de ce que l'on pourrait appeler « un miracle physique, et il n'en résulte pas que l'on n'ait jamais vu, par exemple, deux anneaux, d'une essence différente de bois, entrelacés : en tout cas, il n'est pas dit qu'un habile botaniste ne pourrait pas réussir à obtenir cette merveille en dirigeant la pousse de deux arbres dans des conditions favorables. Je crois, d'ailleurs, qu'une expertise botanique dévoilerait le truc, si l'opération est exécutée d'une manière normale.

On a montré entrelacés, deux anneaux de cuir, sans join-

(1) Le bracelet en fer, entourant le bras d'Husk, et que le D[r] Georges Wyld croyait *prodigieusement* petit, c'est-à-dire trop petit pour avoir pu passer par la main, a été ensuite examiné par William Crookes, M. Victor Horsley et d'autres, qui conclurent que le bracelet pouvait avoir été placé dans la position où ils l'ont trouvé, par des forces naturelles connues. (Voir *Proceedings* S. P. R., vol. III, p. 460).

ture, mais cela peut être obtenu en profitant de l'épaisseur de la peau et moyennant un habile découpage. On a exposé récemment à Berlin un assemblage de verres à liqueur et de coquetiers réunis ensemble à travers un trou pratiqué dans un morceau de bois; on a même eu l'obligeance de nous les laisser examiner; seulement, bien que l'on ait dit qu'on avait obtenu cela dans des conditions supernormales, il ne s'agit évidemment que d'un travail très ingénieux et très patient, mais parfaitement naturel. J'ai eu entre les mains un objet semblable, construit dans le laboratoire de Sir William Crookes : c'était un anneau de bois, entourant le pied d'un verre en forme de calice.

Mais il ne me résulte pas que Sir William Crookes ait jamais assisté au passage anormal de la matière à travers la matière; la seule expérience scientifique de ce genre que je connaisse est celle du professeur Zöllner — expérience sans doute curieuse, troublante, et rapportée d'une façon fort détaillée, mais qui, malgré tout, n'entraîne pas la conviction dans un esprit qui n'est pas déjà prévenu en sa faveur.

Par conséquent, la chose la plus simple pour moi, comme pour tout savant de notre temps, c'est de considérer le fait du passage de la matière comme non prouvé et même comme impossible. Toutefois, tant de choses extraordinaires sont arrivées, que je ne me sens point parfaitement sûr que nous n'ayons pas un jour ou l'autre à faire place à quelque chose de semblable. Dans ce cas-là, on pourrait peut-être imaginer que la récente découverte de la structure complexe des atômes, avec des interstices fort larges, en proportion de la masse aggrégée de ce qui la compose réellement, pourrait bien expliquer l'inter-pénétration de deux corps solides. Pour le moment, toutefois, les difficultés s'opposant à cette hypothèse sont énormes; quant à moi, j'avoue mon scepticisme au sujet de ce phénomène, et il faudrait des preuves bien fortes pour me convaincre.

LES MOUVEMENTS ANORMAUX D'OBJETS.

Maintenant, on me demandera : — Trouvez-vous que les mouvements d'objets sans contact, ou les matérialisations, soient choses plus faciles à croire ? — Oui, je le crois. Je suis même tout disposé à affirmer que j'ai vu, par une demi-lumière, des faits anormaux de cette espèce, et je suis parfaitement prêt à les prendre en considération.

Supposez qu'un objet, sans être touché, nous arrive par l'air ou qu'il s'élève du sol — qu'en penseriez-vous ? C'est là un mouvement qu'un animal vivant peut parfaitement imprimer aux objets, par conséquent la première hypothèse naturelle c'est que quelqu'être vivant à fait cela ; a) ou le médium lui-même, au moyen d'un truc ou d'un machinisme caché ; b) ou un compère — peut-être un compère inconscient : l'un des assistants ; c) une entité vivante inconnue et invisible, autre que les personnes présentes. Si, moyennant l'un de ces différents agents, les lois ordinaires de la nature étaient violées ; si l'on pouvait prouver que le poids d'un objet a *disparu*, ou si l'on reconnaissait l'intervention d'une nouvelle force, en dehors des catégories de forces déjà connues, alors d'autres difficultés surgiraient, mais pour le moment nous ne devons pas nous en occuper.

Il faut admettre que l'on ne prête généralement pas assez d'attention à ce côté des phénomènes physiques anormaux les plus ordinaires. Si un corps lourd se soulève en de bonnes conditions, nous devrions toujours tâcher de nous assurer — quoique cela puisse n'être pas facile — où est passé son poids, c'est-à-dire qu'est-ce qui le soutient. Par exemple, si les expériences avaient lieu dans une chambre suspendue, est-ce que le poids de cette chambre, si on le calculait au moyen d'une bascule, resterait inaltéré, lorsqu'une table ou une personne sont soulevées à l'intérieur de la pièce ? ou bien les agents qui opèrent à l'intérieur modifient-ils les corps à l'extérieur ? — questions auxquelles on pourrait répondre, avec assez de difficulté, dans un laboratoire psychique organisé :

un laboratoire tel que je ne crois pas qu'il en existe, mais qui pourrait exister et qui existera à l'avenir, si le côté physique de la psychologie expérimentale est reconnu comme une branche de la physique orthodoxe.

Les matérialisations

Passons aux matérialisations. Je ne prétends pas les comprendre, mais, ainsi que je l'ai dit dans la première partie de mon discours, si elles existent réellement et objectivement, elles pourraient bien ne représenter qu'une modification bien singulière et surprenante d'une force vitale déjà connue. Comme un mollusque, un crustacé, un colimaçon peuvent extraire quelques matières de l'eau ou de tout autre chose autour d'eux, pour s'en faire une coquille, ou (pour établir une analogie plus exacte) comme un animal peut assimiler la matière de sa nourriture et la convertir en muscles, en poils, en peau, en os, en plumages, — procédé extraordinairement merveilleux, mais qui se produit chaque jour autour de nous, — ainsi je puis concevoir le cas (s'il y a assez de bons témoignages à l'appui) que quelque intelligence ou entité vivante, qui ne se manifeste pas ordinairement à nos sens, quoiqu'elle soit en constant rapport avec notre univers physique, puisqu'elle posséderait ce que l'on pourrait appeler un « corps éthéré », puisse utiliser temporairement les parcelles terrestres qui l'entourent pour s'en faire une sorte de structure matérielle, capable de se manifester à nos sens ordinaires. La chose est très improbable ; elle n'est pas inimaginable. Il n'est même pas physiquement impossible que quelques-unes de ces agrégations semi-matérielles temporaires, sans être suffisantes pour frapper notre vue, puissent néanmoins impressionner une plaque photographique. Je dois pourtant avouer qu'à ce sujet, les témoignages me paraissent absolument insuffisants ; pour ma part, jamais je n'ai vu un exemple satisfaisant de ce que l'on appelle une « photographie spirite » ; d'ailleurs, il n'est pas facile d'imaginer un cas con-

vaincant, en dehors de l'autorité de certains témoignages — hormis que l'on puisse obtenir ces photographies à volonté.

L'on entend souvent admettre comme suffisantes des preuves en faveur des photographies d'êtres invisibles, qui sont, au contraire, à peu près nulles. Par exemple, dans un livre anonyme et bien faible, publié récemment par un membre de notre Société, à ce que l'on dit, l'on voit reproduites deux de ces photographies que l'auteur dit avoir été obtenues dans des conditions absolument probantes; or, le récit de l'événement suggère aussitôt qu'il s'agit d'un simple truc de la part du photographe; celui-ci doit avoir placé derrière les personnes photographiées un écran où l'on avait préalablement peint de vagues formes humaines, au moyen du sulfate de quinine.

Les trucs ingénieux et habiles d'un prestidigitateur sont des *causæ verissimæ*, et on ne peut pas les négliger. Quelques-uns, parmi les prétendus phénomènes physiques que j'ai cités, tels que les *apports*, les odeurs, le mouvement d'objets, le passage de la matière à travers la matière [1] ont une ressemblance fâcheuse avec des trucs fort connus de prestidigitateurs; ces trucs, s'ils sont bien exécutés, peuvent tromper les spectateurs les plus avisés. Il est donc nécessaire d'user des plus grandes précautions; il faut que l'on laisse aux expérimentateurs la plus entière faculté de contrôler tout ce qui se passe; les prestidigitateurs n'accordent jamais complètement cette faculté, si ce n'est qu'en apparence : jamais il ne m'est arrivé de voir un prestidigitateur capable de se taire et de laisser sérieusement contrôler ses opérations. Or, tant que les médiums jugeront nécessaire d'imposer des conditions, il faudra qu'ils s'attendent à être traités comme des prestidigitateurs. Les gens loyaux et honnêtes sont, d'habitude, les plus facilement trompés, surtout par les protestations d'une prétendue innocence offensée. Il faut donc que certains membres

(1) C'est là une phrase technique que je ne m'occuperai pas de rectifier, tant que je ne serai pas convaincu du fait qu'elle sert à désigner.

de cette Société soient assez bons pour nous pardonner, s'ils nous trouvent stupidement et absurdement sceptiques au sujet de la réalité de plusieurs phénomènes sur lesquels ils ne conservent, eux, le moindre doute. « *Facts are chiels that winna ding* », a dit Robert Burns. L'on peut en dire autant de la foi. On ne peut pas forcer la conviction. Et il n'est pas toujours facile de donner des motifs satisfaisants de la croyance ou de l'incrédulité que nous éprouvons pour telle ou telle chose (1).

(La fin au prochain numéro.)

---

(1) *Proceedings of the Society for Psychical Research*, Mars 1902.

Un médium aristocratique

LA PRINCESSE KARADJA

Parmi les médiums contemporains les plus en vue, il en est un qui, à cause de sa situation sociale, de la culture de son esprit, de l'élévation de ses sentiments, et d'une foule d'autres circonstances dont il sera question plus loin, mérite d'attirer à lui d'une façon toute spéciale l'attention de ceux qui suivent le mouvement des sciences psychiques. Nous nous sommes donc efforcés de recueillir quelques données sur cette intéressante personnalité — la Princesse Mary Karadja; nous sommes parvenus à nous procurer des renseignements auprès de quelques-unes de ses connaissances, auxquelles nous savons pouvoir complètement nous fier, en même temps que nous mettions à profit différents articles parus, en ces dernières années, dans plusieurs journaux spirites anglais, hollandais, allemands, français.

La Princesse Karadja naquit le 12 mars 1868, à Stockholm. Son père, sénateur suédois fort riche, lui fit donner une éducation très soignée par les meilleures institutrices.

Si pourtant il nous est permis de pénétrer dans le sanctuaire de la famille, nous avons lieu de croire que, quoique comblée de tous les dons de la fortune, la petite Mary ne se sentit pas complètement heureuse à la maison. Le bon accord ne devait guère y régner, en effet; aussi les parents de la Princesse sont actuellement divorcés. Elle-même n'a d'ailleurs, pas caché à quelques intimes, que jamais enfant ne se sentit plus dépaysée et isolée qu'elle au sein de sa famille, où l'intensité de ses sentiments et sa nature passionnée n'étaient pas trop comprises.

Dès l'âge de 12 ans, Mlle Mary fut placée dans un pensionnat de Genève, dirigé par Mme Chaboux, une femme supérieure, douée d'un grand cœur et d'une haute intelligence. Ce fut probablement l'époque la moins malheureuse de son existence. Toutefois, elle travaillait avec ardeur douze heures chaque jour, apprenant l'allemand, l'italien, l'espagnol. Elle possédait déjà parfaitement le français, l'anglais et le suédois. Il est même à remarquer qu'après son mariage, elle apprit aussi le grec et le hollandais. Il faut dire que toutes les personnes qui l'avoisinent lui attribuent une intelligence rare et une facilité énorme pour apprendre.

Tout comme son fameux compatriote Emmanuel Swedenborg, tout comme Socrate lui-même, dès sa plus tendre enfance, notre distinguée médium « entendit des voix » et fébrilement elle écrivit des pièces de vers absolument au-dessus de sa portée. Mais elle avait été alors tellement blessée par les remarques ironiques que provoquaient ces dispositions précoces, qu'elle ne tarda point à considérer, à 13 ans, sa passion pour la poésie comme une honteuse infirmité. De toutes ses forces, elle essaya de s'en corriger et de devenir « comme tout le monde ».

Nous n'avons pas la prétention de définir le caractère de ces « voix » et de ces « inspirations », mais il importait de ne point négliger ces particularités de l'adolescence de la future médium écrivain.

En 1884, Mlle Mary rentra à Stockholm. A 18 ans, la vie lui inspirait déjà un dégoût profond. « J'ai l'horreur des gens très riches », écrivait-elle alors à une de ses anciennes compagnes du pensionnat. « On me bombarde d'offres de mariage. L'idée que tous ces gens recherchent ma dot me les rend répugnants. » En quoi la jeune fille donnait preuve d'un peu trop de scepticisme ; en effet, tous ceux qui la voyaient, étaient bien loin de ne lui reconnaître d'autres charmes que celui de sa richesse. Et dans la même lettre, que nous avons pu voir, elle ajoutait que, si elle avait pu choisir le milieu où elle aurait voulu vivre, elle aurait recherché la société

d'artistes et de savants. Elle n'en connaissait pas un seul! Son cœur et son cerveau étaient également affamés.

A 18 ans, on lui présenta le Prince Karadja, ministre de Turquie à la Haye. C'était un homme d'un âge déjà un peu mûr, mais très distingué, extrêmement intelligent, excellent musicien. Mlle Mary sentait qu'il l'aimait profondément. Après quelques mois d'hésitation, elle consentit à l'épouser. Le mariage eut lieu le 24 avril 1887. La jeune mariée quitta sans trop de regret son pays natal, qu'elle ne revit que dix ans plus tard.

La vie conjugale de la Princesse aurait pu être relativement heureuse, si la santé de son mari n'avait pas été déplorable. Après la mort de son premier-né, en 1889, jamais il ne se rétablit. De ce mariage naquirent encore un fils et une fille, actuellement vivants, mais d'une santé très délicate. Pendant les sept années que dura son mariage, la Princesse quitta rarement le chevet d'un malade! Elle devint veuve à 26 ans; mais une octogénaire ne peut pas se sentir plus lasse de vivre qu'elle ne le fut alors. Elle n'avait aucune espèce de croyance religieuse, ayant eu le malheur de lire Büchner dans la première jeunesse. La vie lui paraissait donc une sinistre plaisanterie. Les chagrins de toute sorte s'accumulaient. « Pendant des années je ne pus voir passer un convoi funèbre sans un soupir d'envie,» avoue-t-elle dans l'un de ses derniers écrits.

Mais la crise approchait. « C'est le Spiritisme qui m'a sauvée », ajoute en effet notre écrivain. « Vous dire la joie ineffable que j'ai ressentie en me trouvant pour la première fois transportée hors de ce monde matériel est impossible. Je me plongeai avec passion dans l'étude de nos doctrines; j'y trouvai la solution de bien des énigmes cruelles. »

L'on voit que la Princesse Karadja n'est pas précisément ce que l'on appelle un froid investigateur des phénomènes psychiques. C'est un apôtre enthousiaste. Elle est en outre un médium remarquable.

A ce sujet, il est pourtant nécessaire d'observer que sa

santé, jusqu'à ces derniers temps, a toujours été admirable. Loin d'être hystérique, comme certains psychologues prétendent que le sont toujours les médiums, la Princesse est très calme, d'un caractère naturellement enjoué, depuis que de nouvelles croyances et de nouvelles espérances remplissent son cœur et sa pensée.

Ses goûts ont toujours été portés vers la littérature et les études linguistiques. A 24 ans, elle publiait son premier volume, recueil de pensées, intitulé : *Etincelles,* chez Lemaire, à Paris. Il est écrit en français et depuis longtemps épuisé. Nous avons pu néanmoins nous en procurer un exemplaire, que nous avons lu avec le plus grand plaisir intellectuel. La plupart de ces pensées, tout en n'ayant rien d'abstrus, sont profondes et charmantes. Nous en glanons quelques-unes au hasard, pour donner une idée de la tournure d'esprit de cette dame.

Une jeune fille ne considère un homme marié, que comme un billet de loterie après le tirage.

Un ami violent et un ennemi calme sont également dangereux.

La médecine est l'art de guérir ou de tuer scientifiquement.

Ceux qui nous déplaisent le plus sont ceux à qui nous plaisons le moins.

La mauvaise musique est agressive ; la mauvaise peinture est inoffensive.

Les hôtels sont des autels où l'on immole les voyageurs.

Mieux vaut le chagrin quand on est deux à le porter, que le bonheur lorsqu'on est seul.

Plus tard, la princesse Karadja publia, en anglais, deux comédies d'un genre gai et badin. L'auteur n'en paraît d'ailleurs pas très fière. Enfin, elle écrivit un drame en suédois : *Après le réveil*, qui eut un très grand succès. On le joua à une dizaine de théâtres en Suède et en Norvège et on va le donner à Wiesbaden et ailleurs.

Depuis qu'elle est devenue spirite, la princesse n'écrivit plus que sur son argument favori.

Ainsi, elle composa par inspiration, assure-t-elle, un poème

suédois : *Vers la lumière*, qui a été traduit en allemand, danois, anglais, italien et français et qui contient réellement des pensées fort élevées. Neuf mille exemplaires furent vendus en quelques mois, ce qui est très extraordinaire, pour la Suède. Cet ouvrage a contribué à faire faire des progrès énormes à la cause du spiritisme en Suède, où il était, il y a quelques années encore, à peu près inconnu. Mme Mary Karadja publia ensuite : *Phénomènes spirites et vues spiritualistes* et *l'Evangile de l'Espoir*, qui a été traduit dernièrement en français, chez Leymarie. Comme bien d'autres avant elle — comme Swedenborg lui-même — la Princesse rêve de contribuer à l'établissement d'un spiritisme chrétien, d'un christianisme spiritualisé.

Il est à peine besoin de rappeler que, personnellement, nous n'attachons que bien peu d'importance aux « révélations » discordantes, dûes à de supposées inspirations. Nous croyons que ce qui importe avant tout, c'est de bien déterminer si l'origine des phénomènes médiumniques est *toujours* en nous-mêmes, ou *parfois* en dehors de nous. Seulement, est-il possible d'inspirer, d'imposer nos doutes, nos raisonnements élaborés et entortillés à des caractères ardents, enthousiastes, à des personnes « qui ont vu », qui ont été elles-mêmes l'instrument de faits d'une tournure prodigieuse, et qui tirent tout naturellement de ces faits les conséquences les plus simplistes et les plus spontanées — les plus rationnelles peut-être — des conséquences qui, après tout, ont de fortes chances d'être justes, au moins en partie ? Autant vaudrait prétendre réclamer aux cerfs agiles ce que l'on demande aux bœufs robustes ; autant obliger les hirondelles à quitter leurs nids pour entreprendre les savantes constructions des castors. Nous dénonçons souvent les inconvénients de l'enthousiasme ; ne cachons pas ses avantages. Que deviendrions-nous, paralysés par nos doutes, entravés par nos syllogismes, entourés par l'indifférence et le scepticisme, si nous ne sentions derrière nous la poussée de ces natures généreuses, excessives, d'où sont sortis toutes les réformes, tous les progrès ?

Que penser donc des « voix » et des « inspirations » de la Princesse Karadja ? Quant à nous, le moindre phénomène psychique se rapportant aux choses les plus banales de la vie a plus d'importance (s'il est en notre pouvoir de le contrôler), que toutes les « révélations » hyper-cosmiques, dont il ne nous est pas possible de vérifier l'exactitude. Nous en possédons bien quelques exemples racontés par la médium elle-même :

Un matin de ce dernier hiver, en traversant mon salon, j'entendis une voix disant : « Prenez garde à cette lampe ce soir. » L'avis était bon, car le soir venu et les lampes ayant été allumées, un accident arriva justement à cette lampe qui était surveillée heureusement ; sans cela, elle aurait pu mettre le feu à l'appartement (1).

L'on voudrait rechercher l'origine de cette hallucination auditive prémonitoire, en examinant si la Princesse n'avait pas remarqué quelque chose d'anormal dans la lampe, le soir précédent, sans même s'en rendre bien compte. Mais comment s'y prendre ?...

Passons maintenant à un cas de rêve prémonitoire et à un cas de télépathie. La Princesse continue donc :

L'automne dernier, j'ai eu un rêve prophétique très curieux. Je me vis moi-même en voiture au coin d'une rue particulière de Stockholm, lorsqu'un monsieur que je connaissais tourna brusquement la rue, si près de la voiture, qu'il fut presque renversé. Cinq semaines après, la scène arriva effectivement dans le même coin de rue que je vis dans la vision. Ce monsieur n'habite pas Stockholm, ce qui rend la chose plus extraordinaire (2).

L'été dernier, un cas plutôt intéressant de télépathie eut lieu. Mme Morel, femme du conseiller de l'ambassade de Turquie,

(1) *Light*, 12 avril 1901.

(2) Tout d'abord, l'on pourrait supposer qu'il s'agit là d'un simple cas de paramnésie : la Princesse aurait imaginé d'avoir rêvé cela, après que le fait était arrivé. Mais il paraît qu'il n'en est rien, puisque la Princesse précise même l'époque à laquelle le rêve avait eu lieu : cinq semaines avant l'événement.

m'écrivit de Berlin une lettre me demandant de lui envoyer deux photographies et deux de mes ouvrages *en suédois*, pour un ami, qui était désireux de les lire. Sa pensée m'impressionna (en Belgique), car l'idée me vint subitement de mettre sous enveloppes les deux volumes et les deux photos, et de les lui expédier. Elle les reçut au moment même où je recevais sa lettre, où elle me demandait de les lui envoyer. Il n'y avait aucune raison plausible pour que j'envoyasse des ouvrages en langue suédoise à une dame qui est *anglaise* de naissance et qui ne connaît pas un mot de ma langue maternelle.

Mais ce n'est vraiment là que la menue monnaie du merveilleux. Au surplus, pour la plupart des faits que nous venons de transcrire, l'intervention des esprits ne s'impose ni comme une hypothèse nécessaire, ni même comme une hypothèse tout simplement utile.

Nous allons passer maintenant à des faits bien plus étonnants, bien plus importants, bien mieux appuyés par des témoignages respectables.

(*La suite au prochain numéro.*)

Les dernières publications sur le médium

Mme E. PIPER (1)

M. Sage consacre un chapitre de son ouvrage à la philosophie débitée par les esprits, ou soi-disant esprits, qui se manifestent par l'intermédiaire de Mme Piper. Sans cela, son résumé des observations de Hodgson et de Hyslop serait, en quelque sorte, incomplet. Seulement, ainsi que l'a remarqué le Dr Hodgson lui-même, l'on ne peut accorder de valeur à ces doctrines qu'après avoir démontré d'une façon irréfutable qu'elles nous viennent réellement d'un habitant de l' « autre monde » — et encore!...

Je ne m'y arrêterai donc pas, si ce n'est pour dire que ces curieux débats philosophiques ont occasionné l'intervention, dans les séances de Mme Piper, d'une personnalité qui affirme être le célèbre médium et spirite anglais Guillaume Stainton Moses — une espèce d'Allan Kardec des spirites anglais, mort en 1902. Le supposé George Pelham avait donné, par l'intermédiaire de Mme Piper, certains détails sur l'existence de l'au-delà, qui contredisaient absolument un point des « communications spirites » que Stainton Moses avait consignées dans ses livres. Voilà que, pour résoudre ce grave différent, l'on pria George Pelham d'aller chercher feu Stainton Moses. Celui-ci ne tarda pas à se présenter, en effet, par la bouche de Mme Piper, mais les efforts que l'on fit pour établir son identité échouèrent fâcheusement.

Ce bizarre épisode eut pourtant une conséquence appréciable; c'est que les soi-disant esprits qui sont sensé avoir inspiré Stainton Moses, de son vivant, en se cachant sous les pseudonymes d'Imperator, Rector, Doctor et Prudens, con-

(1) *Suite*, voir le numéro de février, p. 33.

sentirent à accorder à présent leurs services à Mme Piper. — Imperator surtout, qui est, en quelque sorte, le chef reconnu du groupe. Leur premier soin fut celui de faire congédier le fameux « Dr Phinuit ». Celui-ci s'éloigna, tout penaud, en déclarant « qu'on le regretterait ». Mais on ne le regretta point. Que les contrôles Imperator, Rector, Doctor et Prudens soient ce qu'on voudra, depuis que, de l'autre côté, ils dirigent les communications, celles-ci ont acquis une cohérence, une netteté et une exactitude inconnues auparavant; l'erreur est rare, le mensonge évidemment inconnu.

*
* *

C'est à ce moment favorable qu'entre en scène le professeur James Hervey Hyslop, professeur de Logique à l'Université de Columbia, New-York, dont les observations viennent d'être publiées dans un gros volume des *Proceedings* de la *Society for psychical research*. Avec les procès-verbaux des séances, les notes, les commentaires du consultant, la discussion des hypothèses, l'exposé d'expériences faites à l'Université pour éclaircir certains points, ce rapport a 650 pages d'un texte fin et serré. Il ne se réfère cependant qu'à seize séances, dont la première eut lieu le 23 décembre 1898. Mais le moindre incident comme le moindre argument, tout est scrupuleusement pesé. Bref, c'est un travail d'une portée considérable.

Le professeur James Hyslop est un esprit d'une sincérité absolue et d'une grande lucidité. On a plaisir à le suivre au milieu de cette foule de faits et d'arguments : tout est méticuleusement classé, et une haute intelligence illumine le tout. C'est à bon droit que le professeur Hyslop occupe aux Etats-Unis une place éminente parmi les travailleurs de la pensée. En dehors de ses cours, il fait de nombreuses conférences qui sont très suivies.

Le professeur Hyslop ne fit part qu'à sa femme et au Dr Hodgson de son intention d'avoir des séances avec Mme Piper. Les jours furent fixés, non avec Mme Piper à l'état

normal, mais à l'état de trance avec Imperator, le chef des contrôles actuels. Or, n'oublions jamais que Mme Piper n'a aucun souvenir de ce qui se passe pendant la trance. Le nom du professeur Hyslop ne fut pas donné à Imperator ; le Dr Hodgson le désigna par « l'ami aux quatre séances», parce que le professeur Hyslop avait tout d'abord demandé quatre séances.

Le professeur Hyslop avait assisté jadis à une séance de Mme Piper, et son nom avait été prononcé. Bien qu'il n'y eût guère d'apparence qu'elle le reconnût, puisqu'il y avait six ans de cela et que le professeur Hyslop, qui ne portait pas alors la barbe, la porte aujourd'hui, celui-ci se mit un masque, alors qu'il était dans une voiture fermée et à une assez grande distance encore de la maison de Mme Piper. Il garda ce masque pendant les deux premières séances ; cette précaution devint ensuite inutile, puisque le nom de son père avait été prononcé à la fin de la deuxième séance.

Le Dr Hodgson présenta le professeur Hyslop sous le nom de M. Smith, nom qui, du reste, est prêté à tous les nouveaux consultants. Le professeur Hyslop ne parla jamais devant Mme Piper à l'état normal, sauf deux fois, pour prononcer de courtes phrases, et il eut soin de modifier autant que possible le son de sa voix. Pendant toutes les séances, il évita tout contact avec le médium. Les faits rapportés par les communiquants furent, le plus souvent, obtenus sans questions préalables. Quand le professeur Hyslop dut poser une question, il eut soin de faire en sorte qu'elle ne contînt pas la réponse en elle-même.

Voilà ce qui semble maintenant se passer « de l'autre côté » : Rector se place dans la « machine » et c'est lui qui produit l'écriture automatique. Ce Rector semble avoir une grande expérience de ces phénomènes. Le communiquant vient auprès de Rector et lui parle, quelle que soit la manière dont les esprits parlent. Imperator reste en dehors de la « machine » et il en défend l'accès à tous ceux qui seraient susceptibles de l'abîmer ou qui n'ont rien à voir avec le consultant. En outre,

avant de permettre à un communiquant de s'introduire dans la machine, il lui donne des conseils sur ce qu'il doit faire, et il l'aide à mettre de l'ordre et de la clarté dans ses pensées.

Les deux autres aides d'Imperator, Doctor et Prudens, n'apparaissent que rarement. George Pelham apparaît aussi quelquefois, quand ses services peuvent être utiles.

Dans les seize séances du professeur Hyslop, les communiquants furent en petit nombre. Ce furent : son père Robert Hyslop, qui donna les communications de beaucoup les plus importantes ; son oncle Carruthers ; son cousin Robert Harvey Mac Clellan ; son frère Charles, mort en 1864, à l'âge de quatre ans et demi ; sa sœur Annie, morte aussi en 1864, à l'âge de trois ans ; son oncle James Mac Clellan, et enfin un autre Mac Clellan, dont le prénom était John.

Robert Hyslop, le père du professeur Hyslop, est le communiquant qui occupe la plus grande partie des séances. Mais il ne peut pas rester longtemps dans la « machine » ; il se plaint vite d'avoir les idées troubles, de suffoquer ou de devenir faible ; il dit, par exemple : « Je me sens tomber en faiblesse, James, je m'en vais un instant, attends-moi. » C'est pendant ces absences de Robert Hyslop qu'Imperator envoie un autre membre de la famille prendre sa place, « afin qu'il n'y ait pas de lumière gaspillée. »

Quand on a lu attentivement le rapport du professeur Hyslop, quand on a pesé avec lui les moindres faits, quand on a discuté avec lui les arguments pour et contre, on n'est pas surpris qu'il ait fini par se rallier à l'hypothèse spirite ; en d'autres termes, on n'est pas surpris que, malgré ses préventions antérieures, il ait fini par s'écrier : « C'est mon père, ce « sont mes frères, ce sont mes oncles, avec lesquels je me « suis entretenu ! Quelques pouvoirs supranormaux qu'on « accorde aux personnalités secondes de Mme Piper, on me « fera difficilement croire que ces personnalités secondes « aient pu reconstituer aussi complètement la personnalité « morale de mes parents décédés. L'admettre m'entraînerait

« trop loin dans l'invraisemblable. J'aime mieux croire que ce « sont mes parents eux-mêmes à qui j'ai parlé : c'est plus « simple. »

Le père du professeur Hyslop, M. Robert Hyslop, était un homme privé dans la plus stricte acception du terme. Il vécut toujours dans sa ferme de l'Ohio ; d'ailleurs, il n'avait été qu'un infirme, pendant les trente-cinq dernières années de sa vie.

Quand il se communique par l'intermédiaire de Mme Piper, il se sert du même langage que de son vivant. Le rapport du professeur Hyslop en contient des exemples frappants. Or, cette circonstance a une valeur extraordinaire, parce que, si l'on peut admettre que les communications obtenues au moyen de Mme Piper ne sont, en quelque sorte, que le reflet de la pensée du professeur Hyslop, l'on ne conçoit pas bien comment le professeur ait pu inspirer au médium, avec tant d'exactitude et de suite, la façon même de parler de son père et les phrases qui lui étaient familières — et cela, toujours sans s'en apercevoir.

D'autres menus faits entraînent presque malgré nous notre conviction.

Ainsi M. Robert Hyslop avait un vieux cheval du nom de Tom, qui avait longtemps et fidèlement servi son maître. Celui-ci ne voulut pas faire abattre son vieux serviteur, devenu par suite de l'âge incapable de travailler. Il le pensionna, pour ainsi dire, et résolut de le laisser mourir de sa belle mort dans la ferme. A une séance, il demande : Où est Tom ? », et comme le profes. Hyslop ne comprend pas bien de quel Tom il s'agit, le communiquant reprend : « Tom, le cheval, qu'est-il devenu ? »

M. Robert Hyslop, qui était très chauve, s'était plaint d'avoir froid à la tête pendant la nuit. Sa femme lui fait une calotte noire qu'il met un petit nombre de fois. A une séance, il parle de cette calotte. James Hyslop, qui était absent de la maison depuis longtemps, n'avait jamais eu connaissance d'une

calotte noire quelconque. Mais il écrit à sa mère qui lui confirme l'exactitude du détail.

Ainsi que l'on peut voir, il s'agit ici d'un fait que le professeur avait toujours ignoré, selon toute probabilité.

M. Robert Hyslop avait, dans l'Ohio, un voisin, Samuel Cooper, dont les chiens lui tuèrent un jour un certain nombre de moutons. Il s'en suivit une brouille qui dura plusieurs années. A une séance, le professeur Hyslop posa à son père la question suivante : « Vous souvenez-vous de Samuel Cooper et pouvez-vous nous dire quelque chose à son sujet ? » Le communiquant répondit : « James veut parler du vieil ami que j'avais dans l'Ouest. Je me souviens très bien des visites que nous nous faisions et des longues conversations que nous avions sur des sujets philosophiques. » A une autre séance, James Hyslop insista, mais la réponse était toujours à peu près la même. Le professeur posa alors une question directe pour amener son père au sujet qu'il avait dans l'esprit : « Je voulais te demander si tu te souvenais des chiens qui tuèrent nos moutons. — Oh ! parfaitement ! Mais je l'avais oublié. Ce fut là la cause de notre brouille. Mais je n'ai pas pensé à lui tout d'abord parce qu'il n'était ni mon ami ni un parent. »

Il en résultait que Robert Hyslop avait supposé d'abord qu'on voulait lui parler d'un Dr Joseph Cooper, avec lequel il avait eu, en effet, de nombreuses discussions philosophiques.

Comment expliquer cela encore, par la télépathie ?...

Pendant que le professeur Hyslop rédigeait son rapport, nombre de ses amis, qui étaient au courant de ses recherches, lui demandaient quelle était la proportion de vérité et d'erreur qu'il avait rencontrée dans ces manifestations. Cette question souvent répétée lui suggéra l'idée de dresser des tableaux où cette proportion apparaîtrait au premier coup d'œil.

Donc, sur 205 incidents, il y en a 152 qui ont été reconnus entièrement exacts, 37 qu'il n'a pas été possible de déterminer,

et 16 seulement qui ont été reconnus faux. Sur 843 facteurs composant ces incidents, 593 sont exacts, 167 sont indéterminés, et 83 sont faux [1].

Et encore le professeur Hyslop aurait pu faire aux incidents faux et indéterminés une part moins large qu'il ne l'a faite.

Maintenant, je voudrais bien pouvoir suivre M. Sage dans son examen et dans sa confrontation des hypothèses spirite et télépathique, selon le tracé qu'en ont successivement donné MM. Hodgson et Hyslop. Mais cela nous entraînerait trop loin.

Je remarquerai seulement que les raisons présentées en faveur de l'hypothèse spirite ne me paraissent pas toutes également valables.

« D'abord, » écrit M. Sage, « en ce qui concerne la lecture dans la conscience des assistants, si nous avions affaire à la télépathie, il semblerait que le soi-disant communiquant devrait le plus souvent exposer les faits auxquels le ou les consultants viennent de penser activement. Dans le même ordre d'idées, il semblerait, si nous avions affaire à la télépathie, que les soi-disant communiquants devraient toujours être ceux auxquels on s'est attendu. Or, il est loin d'en être ainsi. Si nous avions affaire à la télépathie, il semblerait que les soi-disant communiquants devraient émettre avec plus de facilité les idées qui sont moins lointaines dans la conscience des consultants : les idées proches, vivaces devraient apparaître les premières. Or, tel n'est pas le cas, tant s'en faut. »

Mais il suffirait de supposer — conformément au résultat de la plupart des observations — que l'action télépathique est, le plus souvent, exercée par la subconscience de l'agent sur la subconscience du percipient, pour que les présomptions contre l'hypothèse télépathique soient retournées en sa faveur,

(1) Nous donnons ces chiffres tels qu'ils ont été rectifiés par le professeur Hyslop lui-même dans le *Journal of the S. for P. R.* d'Avril, page 221.

Le principal argument qui milite contre l'hypothèse de la télépathie est plutôt celui-ci : que, pour expliquer les phénomènes présentés par Mme Piper, il faudrait lui accorder des pouvoirs télépathiques par trop déconcertants. Passe encore pour ce qui est de lire dans la pensée, même subconsciente du consultant. Mais assez souvent, le communiquant dit des choses que le consultant lui-même ne connaît pas et dont il vérifie ensuite l'exactitude. Le professeur Hyslop ne connaît pas l'existence de la calotte noire de son père, etc. ; il faudrait donc supposer que la subconscience de Mme Piper va chercher les informations télépathiques à quelques centaines de kilomètres à la ronde, pour les débiter ensuite, parfaitement à propos, en les attribuant au défunt dont elle revêt la personnalité, et dont elle imite le langage. Et cela, non pas une fois, par hasard, mais à peu près dans chaque séance. Cette supposition ne peut pas être repoussée comme *impossible* ; mais elle paraît infiniment plus *extraordinaire*, plus *invraisemblable* que l'hypothèse spirite.

Par contre, les objections contre cette dernière hypothèse tiennent à l'infériorité même des communications que l'on obtient des supposés esprits. Il nous semble que, s'ils étaient réellement ce qu'ils affirment être, et non pas simplement des personnalités secondaires de médium, on obtiendrait d'eux quelque chose de mieux, de plus probant. Hodsgon d'abord, Hyslop ensuite ont bien senti cela, comme tant d'autres avant eux; ils y ont pourtant fait remarquer que nous ne connaissons presque pas en quelles conditions se trouvent ces « esprits » et quelles difficultés ils éprouvent, peut-être, pour communiquer avec nous. Sur ce dernier point, nous aurions bien désiré que M. Sage rapportât dans son livre quelque chose au sujet des très intéressantes expériences d'identification de personnalité entre deux amis se trouvant aux deux bouts d'un téléphone, etc., — expériences que M. Hyslop a très heureusement imaginées et qui prouvent que nous ne savons pas faire bien mieux que nos congénères de l'autre monde, quand il s'agit de prouver

de loin, notre identité [1]. En tous cas, M. Sage reflète parfaitement la pensée de M. Hyslop lorsqu'il dit :

« Même entre vivants, prouver son identité, n'est pas toujours chose commode. Supposez un homme en Angleterre, à l'extrémité d'un fil télégraphique ou téléphonique ; supposez qu'un certain nombre de ses amis, placés en France à l'extrémité du fil, refusent de le croire quand il leur dit qu'il est un tel ; admettez qu'ils lui disent : — Prouvez-nous votre identité. — Ce malheureux aura fort à faire. Il dira : — Vous souvenez-vous que nous nous sommes trouvés ensemble en tel endroit ? — On lui répondra : — Bah ! c'est un incident qu'on vous a raconté, et qui ne prouve pas du tout que vous soyez la personne que vous prétendez être. — Et ainsi pour le reste. »

Enfin, télépathie ou spiritisme, l'essentiel est ce que M. Sage énonce très justement en disant :

« Dorénavant les psychologues les plus officiels ne pourront pas ignorer ces phénomènes, quand ils édifieront leurs beaux systèmes ; bon gré mal gré, ils devront les examiner et leur trouver une explication quelconque, explication que leurs idées préconçues rendront parfois difficile. »

*
* *

Maintenant, je m'aperçois qu'en analysant le petit livre de M. Sage, j'ai tout aussi bien parlé du gros volume du professeur James Hervey Hyslop. L'analyse qu'en donne M. Sage vaut certainement celle que j'aurais pu écrire moi-même.

D'ailleurs, nos lecteurs ont pu voir, en cette même livraison de la *Revue des Etudes Psychiques*, l'avis que donne, au sujet de l'ouvrage de M. Hyslop, cet illustre savant qu'est le le Dr Olivier Lodge.

Je dois plutôt dire deux mots de la belle Préface que M. Camille Flammarion a écrite pour le livre de M. Sage. C'est par les termes mêmes dont se sert le vulgarisateur de

---

(1) Cfr. à l'ouvrage du professeur Hyslop, appendice IV.

l'astronomie que je veux clore cette excursion dans les régions de la médiumnité de Mme Eléonore Piper :

« Ces publications techniques anglaises sont peu connues en France et, d'ailleurs, d'une lecture asssez difficile. Nous devons féliciter M. Sage d'avoir extrait de ces longues et persévérantes études psychiques faites sur Madame Piper les relations si curieuses qui composent ce volume, d'une lecture facile et appropriée aux habitudes françaises. Nous devons le féliciter aussi d'y avoir conservé la méthode scientifique, sans laquelle ces relations perdraient la plus grande partie de leur valeur. Nous ne devons être ni incrédules, ni crédules. »

VESME.

L'ÉCRITURE EN MIROIR

L'un des phénomènes les plus fréquents chez les « médiums écrivains », ou prétendus tels, est bien l'écriture renversée, que l'on appelle « en miroir », parce qu'elle apparaît exactement comme un écrit ordinaire réfléchi dans une glace.

Plusieurs savants se sont dernièrement occupés de ce phénomène, en l'étudiant, non pas chez les médiums, dont ils ignoraient peut-être même cette particularité, mais chez des sujets ordinaires. Entre autres, M. le Dr Henry Meige, préparateur à la Faculté de Médecine de Paris, a lu une communication sur cet argument au Congrès des Médecins Aliénistes et Neurologistes de Limoges, août 1901.

Selon le Dr Meige, l'écriture « en miroir » n'est pas seulement un phénomène pathologique. Les majorité des sujets qui savent écrire couramment de la main droite en écriture ordinaire, peuvent écrire en miroir de la main gauche.

Pour s'en convaincre, il suffit d'écrire ou de faire écrire des deux mains et simultanément la même phrase en divergeant à partir du milieu d'une feuille de papier. La main droite écrit en écriture « droite », la main gauche écrit les mêmes mots « en miroir ». Dans ces conditions, les mouvements de l'écriture « en miroir » de la main gauche s'exécutent avec une facilité remarquable, d'une façon automatique.

Les gauchers ont pour cet exercice une aptitude particulière. M. Ballet a bien montré, en effet, que l'écriture en miroir était l'écriture naturelle des gauchers.

L'éducation du membre supérieur gauche se fait donc inconsciemment par l'entremise du membre droit, mais elle se fait *en miroir*; autrement dit, ce qui est enseigné au centre cortical du membre supérieur droit se reflète « au miroir » dans le centre cortical du membre supérieur gauche.

L'éducation « en miroir » demeure généralement latente. Elle n'en est pas moins réelle.

Dans les premiers essais de l'écriture en miroir, certains sujets éprouvent de la difficulté à faire abstraction des images graphiques visuelles auxquelles ils sont habitués, celles-ci reparaissent parfois dans leur écriture de la main gauche. Mais si on leur fait fermer les yeux et si on leur enjoint d'abandonner leur main gauche à sa seule impulsion motrice, sans se préoccuper de la forme des caractères qu'elle trace, — et l'on obtient assez facilement cet automatisme, — c'est bien en miroir qu'ils écriront, spontanément et à leur grand étonnement.

La plus ou moins grande aptitude individuelle à écrire en miroir de la main gauche semble donc dépendre de la plus ou moins grande facilité avec laquelle on peut écrire sans évoquer l'image visuelle des lettres.

Ces remarques du Dr H. Meige me paraissent fort intéressantes aussi pour l'application que l'on peut en faire à l'écriture renversée des prétendus « médiums écrivains ». Il y aurait à examiner le rapport qu'il peut y avoir entre le centre moteur qui produit l'écriture en miroir et la personnalité seconde qui — dans la plupart des cas — régit l'écriture automatique en général.

Il est à remarquer qu'assez souvent chez les « médiums écrivains », l'écriture est régulière, mais ce sont les lettres composant les paroles et les phrases qui se trouvent bouleversées. Telle phrase se lira correctement en commençant par la dernière lettre écrite et en achevant par la première.

Bien plus : ce phénomène anagrammatique se produit assez souvent même dans les communications que l'on obtient au moyen de la *typtologie* — c'est-à-dire des coups frappés par une table.

Tous ces phénomènes ne se rattacheraient-ils peut-être pas à une même cause : l'action momentanément prépondérante d'un centre moteur? Durand (de Gros), le polyzoïste, aurait dit : « d'une de nos âmes sur les autres. »

C. V.

Les séances de Gênes avec Mme Palladino.

Une conférence de M. Vassallo. L'avis du professeur Lombroso. — Une serie de séances à Turin.

Il nous reste à parler de la quatrième et dernière séance tenue par quelques membres du « Cercle Scientifique Minerve » de Gênes, avec Eusapia Palladino, et dont M. L. A. Vassallo a dernièrement publié le rapport.

En dehors des six personnes dont le groupe était composé, les professeurs Mirelli et Soris assistent à la séance (1). M. Soris, qui n'avait jamais assisté à des expériences de ce genre, tient la main gauche du médium, la main droite est contrôlée par le professeur Porro. La pièce est éclairée à la lumière électrique rouge.

Un guéridon qui se trouve dans un coin, à un mètre à peu près du médium, s'approche de la chaise de M. Soris, en vue de tout le monde, la cogne plusieurs fois assez brusquement, puis s'élève et se couche, pour ainsi dire, sur la grande table, vis-à-vis du médium; enfin se porte, dans une posture différente, à l'extrémité opposée de la même table.

Sans que personne en ait touché les interrupteurs, voilà que la lampe électrique rouge s'éteint et se rallume. La petite lampe blanche, située au centre du cabinet médiumnique, en fait autant; on voit la lumière qui traverse fort visiblement les tentures fermant le cabinet. Il est à remarquer que les

(1) Nous croyons utile d'avertir nos lecteurs que les noms propres que l'on trouve dans le rapport de M. Vassallo sont évidemment des noms d'emprunt, pour la plupart bien transparents. Ainsi, il est aisé de comprendre que sous le nom de *Mirelli* est désigné le psychologue *Morselli*, que *Soris* doit être un anagramme de *Rossi*, etc.

commutateurs automatiques, servant à ouvrir et à fermer les fils conducteurs de l'électricité, dans la salle, sont, en vue de tous, tombant sur la paroi, à un point éloigné de trois mètres au moins des mains du médium. Enfin, la pièce reste plongée dans l'obscurité, atténuée seulement par la faible lumière de la bougie placée dans l'antichambre, près de la porte.

Le médium saisit la main du professeur Mirelli et l'amène à l'endroit où la clarté de la bougie est le plus prononcée. L'on voit alors les rideaux du « cabinet médiumnique » se gonfler et se mouvoir, en dessinant exactement les formes d'un corps humain, qui s'avance. Le professeur dit :

— Il me touche... il me serre fortement... il s'appuie contre moi, mais il ne me parle pas. Voilà qu'on me caresse... on m'embrasse... on m'embrasse de nouveau... Pourquoi donc ne parles-tu pas ?

Mais on n'entend pas le moindre bruit, pas même un effort pour prononcer quelques mots.

Le médium est très las : on suspend la séance pendant quelques instants. Quand on la reprend, Mme Morani et le Dr Venzi, qui tiennent les mains du médium, disent en même temps :

— On soulève nos mains en haut.

Ils croyent, tous les deux, que le médium s'est levé debout, mais on constate, au contraire, que Mme Palladino se trouve toujours assise sur sa chaise ; seulement celle-ci a été transportée sur la table. Eusapia est ainsi descendue et soulevée à deux reprises encore. La table, usée et à demi-démantibulée, craque, sous le poids, d'une manière inquiétante : le médium, avec les plus sincères manifestations de frayeur, supplie, ordonne qu'on le descende. On finit par le satisfaire.

Au moment de clore la séance, les assistants manifestent le désir de donner une sorte de salutation collective à *John King*. Aussitôt deux bras vigoureux serrent le Dr Venzi, qui se sent embrassé par une tête volumineuse, en contact avec la sienne. Mme Morani ressent ensuite une sensation pareille. Les autres assistants reçoivent à leur tour des signes d'adieu.

*
* *

M. L. A. Vassallo a réuni en un volume les rapports de ces séances, en y ajoutant plusieurs autres chapitres intéressants et écrits avec la verve endiablée qui est le propre du directeur du *Secolo XIX*. Ce volume est intitulé : *Nel Mondo degl'Invisibili* (1).

M. Vassallo a donné en outre, le 5 Avril, une conférence sur *La Médiumnité et l'hypothèse spirite,* à l'Association de la Presse, à Rome. Salle archicomble. L'ex-ministre Louis Luzzatti, président de l'Association, a présenté le conférencier dans une allocution savante et très flatteuse pour M. Vassallo. Tous les journaux italiens publièrent des comptes rendus fort développés de cette conférence, qui a été vivement applaudie.

*
* *

Le correspondant d'un journal allemand demanda au professeur Lombroso son opinion sur les séances de Gênes. Le célèbre criminaliste a répondu :

« Les phénomènes auxquels j'ai assisté sont si extraordinaires « et si surnaturels, qu'avant de les admettre définitivement, je « dois faire avec Eusapia d'autres expériences, durant lesquelles « le médium sera isolé. »

D'ailleurs, il paraît qu'on est en train d'organiser à Turin une série de séances avec Mme E. Palladino ; M. Lombroso ne manquera probablement pas d'intervenir à plusieurs d'entre elles.

(1) Editeur Voghera, Rome. — 2 livres.

L'ENQUÊTE DE JULES BOIS

sur l'« Au-delà et les forces inconnues » (1)

M. Jules Bois a achevé sa série d'articles dans le *Matin* sur les phénomènes psychiques. Il nous reste à parler de la dernière partie de cette curieuse publication.

J. Bois nous entretient de M. CAMILLE FLAMMARION. Cet article est bien l'un des plus intéressants de toute l'enquête, malheureusement, il est trop long pour que nous puissions le relater en entier. D'ailleurs, ceux qui suivent les études psychiques connaissent déjà, en grande partie, les idées de l'éminent vulgarisateur de l'astronomie.

Ainsi, M. Flammarion commence par rappeler les conclusions auxquelles il est parvenu, grâce à l'étude des phénomènes psychiques, et qu'il a publiées dans son dernier livre; savoir : l'existence de l'âme, indépendante du corps; la télépathie; le déterminisme; la possibilité de la divination.

Ensuite, M. Flammarion rappelle les causes de sa sortie de l'église Kardécienne.

— La vérité, c'est que j'ai toujours été et reste spiritualiste. Mais j'ai cessé d'être médium. Je fus autrefois le collaborateur d'Allan Kardec, le pontife de cette école; j'ai même été chez lui le secrétaire de quelques séances. Une partie de son livre, la *Genèse*, a été rédigée de ma main. C'était de l'écriture automatique, inconsciente... J'ai signé des révélations astronomiques du nom de « Galilée ». Mais je dus reconnaître plus tard que j'avais été la dupe de ma propre imagination. Depuis que ce livre d'Allan Kardec a paru, nous connaissons mieux la planète Jupiter, et je me suis aperçu que le prétendu Galilée qui conduisait alors ma main commit maintes erreurs; en somme, il ne possédait que les

(1) *Suite et fin*; voir les numéros 8-9-10 et 12 de 1902 et le numéro 1 de 1902.

connaissances souvent erronées que nous avions alors de cette planète, ce qui ne serait pas arrivé, si nous avions eu affaire à l'âme elle-même, supérieure et délivrée, de Galilée. C'était tout simplement mon « inconscient » qui écrivait de ma main, et non un esprit.

— Vous n'avez donc pas en le spiritisme la même foi que dans la télépathie ?

— Que voulez-vous? le phénomène spirite est tellement complexe, si fuyant !... Tout récemment encore, nous avions ici dans notre appartement un médium, Adda-Roth (1), qui, en pleine lumière cette fois, faisait apparaître des fleurs; mais n'est-ce pas là un fait commun à tous les prestidigitateurs ?... Si j'ai bon souvenir, cette Adda-Roth fut surprise achetant trivialement à une fleuriste les bouquets qu'elle prétend ensuite transmis directement par l'Au-delà. Pour la convaincre de supercherie, on fit une expérience bien simple. On pesa le médium avant la séance, puis après. La différence était exactement le poids des fleurs apparues... Hélas ! on est souvent trompé. Les prestidigitateurs imitent parfaitement les phénomènes spirites les plus élevés. Cazeneuve est venu ici, chez moi. « Je ne veux pas, disait-il, que Camille Flammarion soit mis dedans par ces farceurs », et, devant moi, il a accompli tous les prodiges des médiums.

— Croyez-vous donc qu'il n'y ait dans le spiritisme que prestidigitation ?

— Oh ! je ne dis pas cela... Mais la plupart des résultats obtenus dans les réunions de spirites représentent des illusions dues à une crédulité facile. Plus de la moitié des évocations d'esprits sont produites par les assistants eux-mêmes qui répondent à leurs propres questions. En certains cas, il s'y ajoute une véritable foi religieuse aussi aveugle que celle des dévots qui brûlent des cierges pour obtenir des guérisons. L'autosuggestion joue là un rôle prépondérant. D'autre part — c'est incontestable — tout les médiums trichent, consciemment ou inconsciemment; mais ils ne trichent pas toujours, pas plus que les hypnotisées de la Salpêtrière qui simulent facilement et attrapent les élèves de Charcot, quoiqu'elles soient indéniablement de véritables sujets. Certaines séances mettent en évidence une sorte d'extériorisation de la pensée —

(1) M. J. Bois veut parler de Mme Anna Rothe. — *N. de la R.*

comme un miroir qui refléterait un personnage psychique et l'individualiserait.

J. Bois raconte alors un phénomène auquel il a assisté, il y a quelques années, avec neuf ou dix autres personnes : des astronomes, une princesse russe, deux Anglaises, Adolphe Brisson, les deux frères Baschet, M. et Mme Flammarion. Le rideau, auquel le médium tournait le dos, se gonfla, comme si une présence mystérieuse voulait se faire connaître. M. J. Bois approcha un livre du rideau, qui le saisit comme une main et le garda. Mme Flammarion, curieuse, se leva et regarda derrière le rideau, qui tenait toujours le livre. Il n'y avait rien.

« Alors, » raconte M. Bois, « eut lieu le phénomène matériel le plus absurde et le plus extraordinaire auquel j'ai assisté. Sous mes yeux, le livre disparut de mon côté et, sans qu'il y eût dans l'étoffe la moindre déchirure, la moindre fente, il tomba de l'autre côté du rideau, où Mme Flammarion le ramassa.

« Ces feuilles imprimées avaient, par un inexplicable prodige, traversé ce rideau intact »

Le médium continuait à rester immobile, les mains et les pieds contrôlés par l'un des assistants, M. Baschet.

Par suite de la publication de cet article de M. J. Bois, M. C. Flammarion envoya une lettre au *Matin* en déclarant qu'il ne se considérait responsable que des écrits qui étaient signés de lui-même. Cette déclaration ne se rapporte pas au cas de supposée « pénétration de la matière à travers la matière » que nous venons de reproduire et qui nous a été confirmé par le témoin principal : Mme Flammarion, l'intelligente et dévouée Présidente de l'Association du désarmement par l'action de la femme.

Mais il est si facile qu'un interviewer ne rapporte pas avec une entière exactitude les pensées de la personne interviewée ! Ainsi, nous avons prié M. Flammarion de nous fournir quelques explications au sujet de la déclaration que M. Bois lui attribuait, selon laquelle le prestidigitateur Cazeneuve aurait

accompli devant lui « *tous* les prodiges des médiums » — par conséquent aussi la lévitation, la matérialisation de formes humaines en pleine lumière, etc. M. Flammarion nous répondit qu'il avait voulu plutôt parler de l'imitation des phénomènes attribués à Mme Rothe.

*
* *

Fort intéressant est aussi l'article qui a trait à M. Victorin de Joncières, le compositeur connu, auteur de *Dimitri*, de *Lusignan* et d'autres opéras qui eurent un bien légitime succès. D'ailleurs, un homme jouissant de la plus haute considération à Paris, où il est né. Voilà ce qu'il a raconté à M. J. Bois ; nous n'en retranchons que les parties moins essentielles :

J'étais récemment à faire une inspection en province. Une jeune fille accompagnée de sa mère demanda à se faire entendre. En causant, elles avouèrent qu'elles étaient spirites, et, sur ma prière, voulurent bien me conduire à la maison...

M. X. me reçut avec une extrême cordialité et m'arracha la promesse de garder le secret sur son nom et sur celui de la ville qu'il habite. Il me présenta sa jeune nièce, le médium auquel il attribue les phénomènes qui ont lieu dans sa maison. C'est en effet depuis que cette jeune fille, après la mort de sa mère, est venue habiter chez lui, que les prodiges ont commencé.

C'est une enfant de 15 à 16 ans à peine, petite, blonde, lymphatique, avec des yeux bleus, l'air doux, calme et plutôt timide. Elle est très religieuse, vous comble de rubans bleus et de croix et elle craint beaucoup le diable.

Je fus conduit dans une grande salle aux murs nus, dans laquelle se trouvaient réunies quelques personnes, parmi lesquelles la femme de M. X. et un professeur de physique du lycée ; en tout une dizaine d'assistants. Au milieu de la pièce se trouvait une énorme table en chêne, pesant plus de cent kilos, sur laquelle étaient placés du papier, un crayon, un petit harmonica, une sonnette et *une lampe allumée.*

Tout à coup un bruyant craquement se fit dans la table.

— Esprit, est-tu là? demanda-t-on.

Personne ne touchait la table, autour de laquelle, sur sa recommandation, nous formions la chaîne, nous tenant par la main.

Un coup violent retentit.

La jeune nièce appuya ses deux petites mains contre le rebord de la table et nous pria de l'imiter. Et cette table, d'un poids énorme, s'éleva si bien au-dessus de nos têtes, que nous fûmes obligés de nous dresser pour la suivre dans son ascension. Elle se balança quelque temps dans l'espace et descendit lentement sur le sol où elle se posa sans bruit...

Des coups furent alors frappés dans la table correspondant à des lettres de l'alphabet. L'esprit annonçait qu'il allait produire un phénomène spécial pour me convaincre personnellement.

Sur son ordre, la lampe fut éteinte. L'harmonica fit alors entendre un petit motif guilleret, à six-huit. A peine la dernière note avait-elle cessé de résonner, que M. X. ralluma la lampe. Sur une feuille de papier à musique qui avait été mise près de l'harmonica, le thème était écrit au crayon très correctement. Il n'eût pas été possible à l'un des assistants de le noter dans la nuit absolue sur les portées du papier.

Eparses sur la table, gisaient treize marguerites fraîchement coupées.

— Tiens, dit M. X., ce sont des marguerites du pot qui est au bout du couloir. Comme je l'ai dit tout à l'heure, la porte de la salle où nous étions réunis était restée close, et personne n'avait bougé. Nous allâmes dans le couloir et nous pûmes vérifier, en voyant les tiges veuves de leurs fleurs, que celles-ci provenaient du pot indiqué.

A peine étions-nous rentrés dans la pièce, qu'un spectacle invraisemblable m'arrêta; la sonnette qui était sur la table s'élevait en tintant jusqu'au plafond; elle en retomba brusquement dès qu'elle l'eut touché. Cette fois, le prodige avait eu lieu *en pleine lumière.*

La fin de la séance fut vraiment pénible. Un froid intense, parcourant circulairement la pièce, se répandit sur nos mains.

— C'est le mauvais esprit, dit la jeune fille médium, les traits bouleversés par l'épouvante, protégez-moi!

Elle semblait lutter contre une force invincible. Je saisis l'une de ses mains, dans les deux miennes, tandis que le professeur de lycée s'emparait de l'autre. Malgré nos efforts, la pauvre enfant fut

renversée sur le sol, et moi-même, à un certain moment, je sentis ma chaise soulevée de terre.

— Ah! dit-elle, il vient de me mordre! — Et dégageant sa main gauche, elle nous montra une morsure sanglante qui y était imprimée et où restaient les marques de cruelles dents.

— Assez, dit l'oncle, quittons la pièce; il pourrait nous arriver malheur.

Le lendemain, avant mon départ, j'allai rendre visite à M. X. Il me reçut dans sa salle à manger. Par la fenêtre grande ouverte un beau soleil de juin inondait la pièce de sa brillante clarté.

Tandis que nous causions à bâtons rompus, une musique militaire retentit au loin. « S'il y a un esprit ici, dis-je en riant, il devrait bien accompagner la musique. » Aussitôt des coups rythmés, suivant exactement la cadence du pas redoublé, se firent entendre dans la table. Les crépitements s'évanouirent peu à peu, sur un « decrescendo » très habilement observé, à mesure que se perdaient les derniers éclats des cuivres.

« Un bon roulement pour finir! » dis-je, quand ils eurent complètement cessé. Et un roulement serré répondit à ma demande, tellement violent que la table tremblait sur ses pieds. Je mis la main dessus, et je sentis très nettement les trépidations du bois frappé par une force invisible.

A ma prière, la table fut ensuite renversée; je me livrai à l'examen le plus attentif du meuble et du plancher. Je ne découvris rien.

Toutes ces choses étaient dites par M. Victorin Joncières avec beaucoup de sérénité et de précision. M. Joncières prit les lettres que M. X. lui envoyait, le tenant au courant des séances presque quotidiennes.

— Voyez, me dit-il, dans celle-ci, il me raconte — ce que je voudrais bien voir, par exemple — que le thé a été servi par une main invisible qui dirigeait la théière et remplissait les tasses.

— Etes-vous retourné là-bas? — lui demandai-je.

— Oui, et quand j'arrivai en gare, je vis de loin sur le quai M. X. qui me saluai triomphalement, un morceau de papier à la main. Quand je fus descendu, il me montra le numéro de mon wagon que lui avait donné sa nièce. Or, une tromperie était difficile, car M. X. croyait que j'étais parti de Paris le matin, alors que je m'étais arrêté en route.

Ce soir-là, un employé du télégraphe assista avec sa fille à la séance. — Et votre fils ! lui demandait-on ? — Il est resté à la maison.

Des coups frappés à ce moment retentirent dans la table. L'employé reconnut le langage du télégraphe Morse. Il devint très pâle. « On m'affirme, dit-il, que mon fils est très mal. » Il partit aussitôt. Le lendemain, en effet, j'appris qu'une fluxion de poitrine s'était déclarée.

M. J. Bois nous parle ensuite d'un cas de lucidité qui est malheureusement un peu vieillot ; il s'agit de la femme du peintre Jean Brémon, qui, en 1842, au moment de mourir, annonça que le duc d'Orléans venait de succomber d'un accident de voiture, ce que les personnes qui étaient autour d'elle ignoraient encore. Le peintre A. Besnard, qui a rapporté à Jules Bois cet événement, remarque :

« Sa garde qui la veillait ne l'avait pas quittée depuis la nuit dernière, par conséquent aucun bruit de la rue n'avait pu parvenir jusqu'à elle. »

Mais l'on ne voit pas bien comment la garde-malade pouvait empêcher aux bruits de la rue d'arriver jusqu'à la mourante. Enfin, ce cas n'est pas probant.

L'enquête de M. J. Bois se clôture, hélas, par une entrevue avec M. ANATOLE FRANCE (A. Thibaud), de l'Académie Française.

« Vous voyez un disciple de Condillac, » dit Anatole France à J. Bois : « et si vous dites, comme Candide : Il n'y a plus de disciples de Condillac, je vous répondrai, comme Martin : « Il y a moi. »

Bon. Voyez maintenant comment raisonnent les disciples de Condillac :

— Les occultistes et les spirites reprochent toujours aux savants de ne pas tenir compte de faits extraordinaires, observés bien ou mal, çà et là. Ils ont tort. Vous êtes un philosophe et vous me comprendrez. Un fait isolé ne prouve rien. Je verrais par exemple le diable en personne, je lui répondrai : « Je vous vois, mais je ne crois pas en vous. » Un fait exceptionnel est négligeable. Il n'apprend rien, car on ne peut pas le décomposer et on ne sait pas ce qui l'a amené. *Un fait ne commence à avoir une signification*

que s'il est entré dans le domaine scientifique, c'est-à-dire — et mon docte interlocuteur se leva, ses lunettes à la main, comme pour donner cette fois une importance catégorique à ses paroles — *c'est-à-dire si ce fait peut être reproduit indéfiniment dans les mêmes conditions ou prédit mathématiquement avec certitude.* Une éclipse est un fait scientifique. C'est un fait également scientifique que l'or se dissout dans l'eau régale, mais la transmission mentale, la télépathie, le spiritisme échappent à la science par l'irrégularité et l'imprévu de leurs phénomènes.

Vous avez bien compris. *Une éclipse est un fait scientifique*, parce que les astronomes peuvent la prédire mathématiquement avec certitude. *Une aurore boréale, un tremblement de terre ne sont pas des faits scientifiques* parce que les astronomes, ou les météréologistes, ne sont pas à même de les prédire, ni mathématiquement, ni avec certitude.

Et voyez-vous M. Anatole France qui fait précéder son « raisonnement » par les mots : « Vous êtes un philosophe et vous me comprenez. » O sainte philosophie ! que de niaiseries l'on écrit en ton nom !

Du reste, l'auteur du *Lys rouge* avait déjà publié ces théories, presque littéralement, dans un numéro du *Figaro*, il y a deux ans à peu près. Mais l'Académicien a sans doute supposé qu'elles devaient avoir passé inaperçues, au milieu de tant d'autres brillantes observations de M. Bergeret et de son chien, et il a voulu les remettre en lumière.

*
* *

M. Jules Bois va maintenant publier son « enquête » en un volume.

Comme ouvrage organique, cet enquête n'a pas de valeur : d'ailleurs, il ne semble même pas que J. Bois ait eu l'intention de lui en attribuer. Mais, comme elle nous fait connaître l'avis de plusieurs personnages éminents au sujet des sciences psychiques, sous ce rapport au moins elle présente un intérêt considérable ; c'est un thermomètre de l'opinion publique. Cet intérêt a été centuplé par l'énorme publicité qu'a procuré à l'enquête la diffusion du *Matin*, où elle a paru.

AU MILIEU DES LIVRES ET DES REVUES

VICTOR HENRY. — **Le langage martien.** *Etude analytique de la genèse d'une langue dans un cas de glossolalie somnambulique.* — Paris, J. Maisonneuve, 1901.

Les lecteurs de l'ouvrage du professeur Flournoy : *Des Indes à la planète Mars*, ont eu occasion de remarquer l'usage très avantageux que son savant auteur à su y faire des considérations linguistiques pour l'appréciation du degré de probabilité des différentes hypothèses auxquelles on pourrait être tenté d'avoir recours dans l'explication des phénomènes très singuliers qu'il a rencontré dans ses expériences sur Mlle Hélène Smith. On pourrait même dire, sans crainte d'exagérer, que c'est surtout par des analyses de nature philologique que M. Flournoy parvint à donner des bases solides à la plupart de ses conclusions favorables, à une interprétation « cryptomnésique » des résultats de ses recherches.

C'est ainsi, par exemple, que la conformité presque complète de *structure* du « martien » avec le français, conformité qui s'étend de l'accord dans le choix du genre des substantifs, jusqu'à la correspondance dans l'usage de deux verbes auxiliaires « être » et « avoir », et qui pourrait bien échapper aux yeux du profane à cause de la différence, très grande à première vue, entre les vocabulaires des deux langues, ne permets pas au linguiste d'avoir le moindre doute sur la nature et l'origine du nouveau langage dont il s'agit : de la même manière que les conformités entre la structure d'un morceau de bois, ou d'une coquille, pétrifiés, et celle des produits végétaux ou animaux correspondants, ne permettent pas au naturaliste de douter de l'origine organique des premiers, bien que, dans la matière dont ils sont actuellement constitués, on ne puisse retrouver une seule molécule ayant appartenu aux organismes dont ils proviennent.

La conclusion à laquelle on est ainsi inévitablement poussé au-

sujet des communications « martiennes » de Mlle Smith trouve d'ailleurs une confirmation, je dirais presque superflue, dans les analogies ultérieures et dans les nombreuses relations, que M. Henry vient de signaler dans son volume, même entre les *mots* adoptés par Mlle Smith et ceux qui ont le même sens dans l'une ou dans l'autre des trois ou quatre langues dont elle a pris quelque connaissance, à une époque ou à une autre de sa vie, y compris le magyar qui était parlé par son père, hongrois de naissance.

Beaucoup de ces analogies et de ces relations constituent des exemples très frappants des lois générales que la linguistique reconnait comme régissant les transformations des mots et leur signification.

M. Henry a raison de comparer à cet égard les avantages que la linguistique pourrait tirer des expériences de ce genre avec ceux que la psychologie a reçus de l'application de la méthode «pathologique », en tant que dans les deux cas on a à sa disposition, comme l'a dit si bien M. Ribot à propos du premier, un *instrument de grossissement* qui amplifie le phénomène normal.

Dans notre cas, il y a même quelque chose de plus : car l'identification et l'accélération qu'y subissent les procédés de formation et de transformation du langage (en comparaison de la longue durée qu'exige la production des phénomènes analogues dans les langues parlées par des sociétés), donnent lieu pour ainsi dire à une représentation sur une petite échelle et presqu'en *raccourci* de l'allure des phénomènes qu'on veut étudier, en réalisant, pour le linguiste, des avantages analogues à ceux dont jouiraient, par exemple, un géologue ou un météorologiste s'ils réussissaient à reproduire la formation des volcans, ou de la grêle, par des expériences de laboratoire. Les recherches de M. Flournoy ne représentent peut-être, à cet égard, que le premier spécimen d'un procédé qui pourrait bien être destiné à être de plus en plus utilisé pour l'analyse psychologique des opérations de l'esprit qui entrent en jeu dans la création et dans le développement des langues.

C'est à M. Henry que revient le mérite d'avoir, le premier parmi ses confrères, entrevu l'importance scientifique de matériaux qui peuvent être mis ainsi à disposition des philologues,

par ceux qui cultivent les études psychiques. Si je ne me trompe, l'un des principaux motifs qui l'ont induit à tourner son attention de ce côté à été l'espoir de trouver dans les faits apportés par M. Flournoy, une confirmation, ou un appui, à la thèse qu'il venait de soutenir contre le professeur M. Bréal, à propos du rôle respectif qu'on doit assigner, d'un côté, à l'« inconscient » et, de l'autre, à la volonté réfléchie dans la création et les modifications des langages. Qu'il me soit permis d'observer à ce sujet que cet espoir est loin d'être bien fondé, car, lorsqu'on parle d'« *inconscient* » dans l'exposition des résultats des recherches psychiques, on n'exclut pas (ou du moins on *peut* ne pas exclure) que les faits en question ne soient dûs à l'action d'une volonté : on affirme seulement que, dans ces cas, la volonté agissante *ne coïncide pas* avec celle qui caractérise la personnalité normale du sujet. Les manifestations qui proviennent de l'une ou de l'autre des personnalités multiples, se donnant le change dans un sujet donné, loin de pouvoir être qualifiées comme « instinctives » ou irréfléchies, portent, dans la plupart des cas (et celui de Mlle Smith n'est pas une exception) les marques d'une activité intelligente et réfléchissante, assez supérieure à celle qui se réalise dans le sujet à son état normal.

Dans notre cas, les phénomènes linguistiques, se produisant en dehors de la conscience ordinaire de Mlle Smith, ne cessent pas pour cela de se présenter comme résultant, très fréquemment, d'une adaptation voulue et méditée de moyens à des buts, et ils ne doivent pas, par conséquent, être regardés comme incompatibles avec les théories linguistiques qui, comme celle du professeur Bréal (*La Sémantique*), ou du professeur A. Marty (*Die Ursprung des Sprache*) tendent à attribuer un rôle prépondérant à la volonté et aux efforts délibérés dans la formation et le développement du langage.

Jean VAILATI.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Autour de l'arrestation de Mme Anna Rothe

Nous avons promis de revenir sur l'arrestation du médium Anna Rothe, aussitôt que l'on aurait pu obtenir un peu de lumière sur cette affaire, si désagréable et si irritante depuis qu'on l'a transformée en une affaire politique. Malheureusement, la lumière est loin d'être faite : il est même à craindre que nous devrons l'attendre à tout jamais, sans la voir paraître.

Avant tout, il nous importe de bien faire remarquer, une fois encore, que nous ne nous soucions pas excessivement de défendre Mme Rothe. Elle a été malheureuse, et nous le regrettons, mais nous ne pouvons pas oublier que bien d'autres commerçants n'ont pas eu meilleure fortune, sans l'avoir plus mérité qu'elle. Après tout, elle est la victime de son obstination, ayant toujours refusé de consentir à se soumettre à l'examen d'un groupe de savants *compétents*, ainsi que nous en avions exprimé le vœu et ainsi que le lui conseillaient, en Allemagne, des hommes impartiaux comme le professeur Maier, directeur des *Psychische Studien*, et même quelques-uns de ses plus ardents défenseurs, tel que le professeur Sellin. Si des hommes d'une autorité reconnue dans les sciences avaient examiné Mme Rothe, avaient constaté ses facultés médiumniques et les avaient proclamées dans un rapport exact et détaillé, aucun Empereur, aucun Modérateur de l'Eglise luthérienne n'aurait osé ensuite opposer au témoignage de ces savants celui de deux policiers et d'une policière. Par contre, chaque fois qu'elle se sentait un peu trop tracassée par des investigations, dont l'intention était d'agir avec une méthode sérieuse et scientifique, Mme Anna Rothe et son impresario se hâtaient de déguerpir. Cette conduite incompréhensible est même le plus grave indice que je connaisse contre le *blumenmedium* de Chemnitz. C'est tout au plus si l'on peut dire, pour sa défense, qu'elle avait promis de se faire examiner par Sir William Crookes, lorsqu'elle se serait rendue en

Angleterre. Seulement, elle ne s'est pas trop empressée de passer la Manche, déclarant que « sa mission était d'apporter la lumière aux humbles », etc., etc. — pourvu qu'ils déliassent les cordons de leur bourse, bien entendu. Espérons au moins que l'exemple pourra servir aux médiums futurs.

D'ailleurs, il faut bien se garder d'idéaliser les médiums, ainsi que les spirites sont trop souvent portés à le faire. Cela fausse le jugement des expérimentateurs et les empêche de prendre les mesures nécessaires pour se garder d'une tromperie. Il faut regarder le médium — surtout le médium salarié — comme un simple sujet hypnotique, comme une machine fort sensible, fort délicate, qu'il faut bien se garder de brusquer et de secouer; mais enfin, comme une machine. Il peut y avoir des médiums très respectables et d'un caractère très élevé, tel que l'était, par exemple, Stainton Moses; mais ils ont ces qualités indépendamment de leur médiumnité, puisque celle-ci n'empêche souvent pas les personnes qui en sont douées d'être de fiers coquins.

Il ne s'agit pas de défendre Mme Rothe, puisque nous ignorons si elle le mérite. En tout cas, notre intervention ne servirait à rien.

Ce qu'il importe, c'est de défendre la liberté de conscience, en prouvant que, non seulement l'avis d'un souverain n'a pas plus de valeur, dans une question scientifique, que celle du premier venu, mais que les juges de Berlin — s'il y en a encore, comme au temps du Grand Frédéric — n'ont aucune compétence pour trancher une question de cette sorte. Pour toute question technique, les tribunaux prennent avis des experts. On ne le fera pas, dans l'affaire de Mme Rothe, parce que l'on ne la considérera pas comme une affaire technique, *puisqu'il s'agit d'une simple escroquerie*. Mais cette affirmation ne devrait pas être posée *a priori*; en effet, c'est là justement le point qu'il s'agit de débattre et de trancher dans un sens ou dans l'autre.

Tous ceux qui se sont sérieusement adonnés à l'étude des sciences psychiques, savent qu'il est même aussi impossible de discuter utilement avec des profanes à ces choses, qu'il l'est de raisonner algèbre, chimie ou astronomie avec des hommes n'en possédant pas les premiers éléments. Cela tient surtout à ce que l'on regarde vulgairement les merveilles médiumniques comme des « miracles », produits par des êtres tout-puissants, ou à peu

près, au lieu d'y voir simplement des phénomènes naturels, dans lesquels il est possible que des esprits invisibles entrent parfois, mais toujours en restant sujets à des lois bien précises et bien étroites, tout comme pour ce qui concerne l'humanité. Ceux qui ignorent ces principes, se rendent parfaitement compte que la « chambre obscure » est nécessaire, pour obtenir une photographie, mais ils ne conçoivent pas que l'obscurité puisse être utile à la production de certains phénomènes médiumniques. Ils comprennent qu'un ténor peut se trouver assez souvent sans voix, mais ils ne s'expliquent point qu'un médium puisse se trouver souvent dans l'impossibilité de produire des phénomènes qu'il a pourtant produits véritablement autrefois. Et avec ces idées là, on parviendra même à écrire, ainsi que l'a fait le Dr Bohn, parlant de Mme Rothe, après son arrestation : « Il paraît que ses amis *invisibles* ne sont capables que de lui apporter des fleurs et des fruits, puisque jusqu'à présent, ils ne se sont pas éveillés pour montrer aux autorités qu'elles se trompent en soupçonnant leur protégée de tricherie ». Précisément comme les Juifs disaient à Jésus : « Si tu es Dieu, descends de cette croix et nous t'adorerons. »

Donc, *en premier lieu*, ainsi que nous l'avons dit dans la dernière livraison de la Revue, rien ne prouve que la policière, chargée par les deux agents de police de fouiller Mme Rothe, ait réellement trouvé sur elle des fleurs et des fruits. Rien ne prouve que le témoignage de cette dame vaille mieux que celui de Mme Rothe. Rien ne prouve que ce n'est pas Mme Rothe elle-même qui a surpris cette personne sortant de ses jupes les fleurs qui y étaient dissimulées. Il est même tout naturel de supposer que les agents de police devaient avoir pris toutes les précautions pour ne pas exposer leur souverain à une déconfiture.

Deuxièmement, quand même on aurait trouvé des fleurs et des fruits cachés dans les jupes de Mme Rothe, cela ne prouverait rien, pour ceux qui connaissent les lois régissant les phénomènes médiumniques. L'on sait que, dans les séances que l'on tient au grand jour, on est obligé de ménager un « cabinet noir », dans lequel se forment les matérialisations. Pour citer un exemple récent, on a vu comment, dans les dernières séances du Cercle Minerve, à Gênes, les formes humaines

se constituaient derrière les rideaux de la fenêtre. Un sceptique soulevait subitement le rideau : il n'y avait personne. Le professeur Lombroso, entre autres, a parlé de cette espèce de bras, qui se forme souvent *sous les jupes* de Mme Palladino et que plusieurs expérimentateurs de marque ont pu toucher. D'autres fois, « pendant la lévitation, le bas de la robe d'Eusapia se gonfle et touche le pied de la table. En touchant ce bas de robe on éprouve l'impression que l'étoffe subit l'action d'un vent qui la gonfle, mais sans que l'on puisse découvrir aucun objet solide sous les plis. On constate, en outre, que les pieds et les genoux du médium sont bien immmobiles (1). »

En ces différents cas, ce sont les jupes du médium qui servent de « cabinet noir ». Si les phénomènes de matérialisation attribués à Mme Rothe sont authentiques (ce que l'on ne peut pas nier *a priori*, toujours parce que c'est là justement l'objet du débat), il est tout naturel que les matérialisations d'objets devaient se produire sous ses vêtements, ou tout au moins *aussi* sous ses vêtements. Rien de surprenant que les policiers aient pu ainsi trouver sous les jupes d'Anna Rothe des fleurs qui n'y étaient pas lorsque le *blumenmedium* avait été fouillé avant la séance.

Troisièmement, l'on pourrait admettre l'authenticité des phénomènes produits par Anna Rothe, quand même celle-ci aurait été vue sortant les fleurs et les fruits de ses jupes ou de son corsage. On comprendrait qu'après avoir déshabillé le médium et après avoir remplacé ses robes par d'autres vêtements mis à sa disposition par les expérimentateurs, ceux-ci aient pu voir parfois Mme Rothe extraire des objets de ses jupes.

Je vous vois sourire; je vous entends dire qu'il faut être bien simple pour croire cela. Seulement, cela a été dit aussi au sujet de bien d'autres choses, alors que les gens *simples* ont pourtant fini par avoir raison. Il ne s'agit donc pas de juger conformément à votre opinion, mais conformément à la logique des faits.

Maintenant, si la fraude est démontrée d'une manière éclatante relativement à la séance au cours laquelle Anna Rothe a été arrêtée, eh bien, cela ne prouvera pas encore grand'chose. Les

(1) DE ROCHAS, *Extériorisation de la motricité*, page 127.

psychistes et les spirites sont d'accord au moins en cela, que *tous les médiums trichent.* S'il y en a de fort respectables, c'est uniquement parce que la fraude est souvent inconsciente : il s'agit d'une espèce d'auto-suggestion *ante-hypnotique* ; les médiums sont entrés dans l'état de trance avec le vif désir de produire des phénomènes médiumniques, et alors ils les imitent inconsciemment, comme ces sorcières étudiées par Cassini au XVIIe siècle, qui s'endormaient avec l'idée fixe d'aller au Sabbat, et qui s'agitaient, pendant toute la nuit, dans leur sommeil, en faisant mine de chevaucher sur un balai, de prendre part à la danse infernale et de subir les caresses du diable. Dans l'état spécial où ils se trouvent, les médiums entrancés ne jouissent pas de la complète responsabilité de leurs actes. Du reste, il en est de même des sujets hypnotisés.

Pour ce qui a trait à Mme Rothe, nous sommes bien loin d'affirmer qu'elle n'employait point quelquefois, voire même assez souvent, peut-être toujours, des moyens *frauduleux*. En cela, il nous sera permis de nous approprier les quelques lignes suivantes, écrites par le Dr Friedrick Maier, professeur à l'Université de Tubingue et directeur des *Psychische Studien* :

« ...Je m'efforcerai, ainsi que je l'ai toujours fait, de garder l'impartialité la plus consciencieuse dans cette question si difficile, où aucune expérience personnelle ne m'autorise à prendre parti. En tant que de loin je puis avoir une opinion sur cette triste affaire, je pense que d'après les observations de nombreux psychistes, dont quelques-uns très expérimentés, Mme Rothe doit être douée d'une forte médiumnité ayant différentes phases et dispositions, mais qu'elle doit être une de ces personnes qui ne se rendent pas elles-mêmes bien compte de leur pouvoir, et qui succombent à la tentation de produire des effets éblouissants et même d'aller jusqu'à employer des manœuvres frauduleuses. »

Le professeur Maier termine en souhaitant que « la justice s'adresse aux autorités de la nouvelle psychologie et psychiâtrie pour avoir une opinion compétente, basée sur des observations de cliniques prolongées. » Il nous sera permis de ne pas nous faire d'illusions à ce sujet. Avant tout, si des psychiâtres examinent Mme Rothe, ce sera en lui mesurant le crâne, en la piquant avec le compas de Weber, etc. — ce qui ne servira pas à grand'-chose, sous le rapport criminel, puisque le fait d'être, ou de ne

pas être un anormal, n'implique pas d'être ou de ne pas être un médium. Mais ces savants croiraient perdre leur temps à étudier des phénomènes médiumniques « qui n'existent pas. » En second lieu, la justice qui a arrêté Anna Rothe *dans le but franchement avoué, non pas de faire la lumière, mais bien de combattre le spiritisme*, ne s'exposera pas à des expériences qui pourraient la mettre, avec son auguste maître, en mauvaise posture.

Voilà quelques passages des journaux qui donneront une idée à peu près exacte sur ce sujet :

M. le Dr Bohn écrit dans l'*Allgemeine Zeitung* de Chemnitz : « Comme il ne souffle pas un air favorable pour les spirites à Berlin depuis que l'empereur Guillaume a condamné ouvertement les *prières hygiéniques*, la police surveillait depuis quelque temps déjà Anna Rothe, etc. »

Du *Kleiner Journal* de Berlin : « Les arrestations de Mme Rothe et de ses complices ont eu lieu sur l'indication d'un haut personnage de la Cour. »

De la *Deutscher Tageszeitung* : Le combat entrepris par la police contre le monde des esprits est conduit avec une grande énergie de façon à déraciner complètement le monstre spirite. »

Un autre journal de Berlin dit : « à la Préfecture, nous avons demandé à un haut fonctionnaire les motifs de cette campagne énergique. — Nous avons voulu m'a-t-il répondu — tuer par le ridicule les conciliabules spirites. Le procès d'Anna Rothe couvrira de confusions certains membres de la haute société, qui n'ont pas voulu écouter nos charitables avis. Nous avons voulu faire un exemple. »

Il faut aussi jeter un coup d'œil au « numéro spécial » que le *Lustige Blatter* consacre à Anne Rothe, pour voir comment la campagne gouvernementale est savamment menée.

Il est aisé de comprendre, après cela, quels efforts on peut attendre du juge d'instruction pour s'assurer si Anna Rothe n'est pas douée de facultés médiumniques !... Ce qui nous surprend c'est que l'on ne nous ait pas encore parlé des « aveux » d'Anna Rothe. Cela est contraire à tout ce que l'on a vu, au cours des siècles, dans ces procès violés par l'intromission de la politique et par la volonté du pouvoir exécutif.

Quant au pieux espoir manifesté par les journaux ci-dessus, que l'on parviendra à étouffer « le monstre spirite, » qu'il nous

soit permis de dire que le gouvernement allemand se trompe carrément sur ce point. Avant tout, il faudrait pour cela que la persécution s'étendît hors des frontières de l'Allemagne : or, cela n'est pas à craindre pour la plupart des nations, où les législateurs sont heureusement d'avis que d'Etat n'a pas le droit de se mêler de ces affaires de conscience, et en outre pensent que le « monstre matérialiste » est bien plus à craindre que le « monstre spirite », son plus sérieux adversaire, par les temps présents. Quelques-uns, parmi les souverains les plus conservateurs d'Europe, seront plus spécialement de cet avis : peut-être qu'en cela voyent-ils un peu plus clair que le Kaiser. D'ailleurs, si une persécution peut parfois dompter une croyance fondée sur des révélations mystiques ou sur l'interprétation d'un verset de la Bible, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'une vérité expérimentale et scientifique. Les procès, les anathèmes, le ridicule n'ont pas empêché que le mouvement de la Terre et le somnambulisme artificiel n'aient été universellement reconnus.

La condamnation de Mme Rothe, qui est inéluctable, ne suffira point à convaincre tout le monde. Vous vous souvenez que le Dr Bohn avait déclaré que Mme Rothe refusait de se laisser fouiller avant la séance, qu'elle imposait la présence de M. Jentsch, qu'elle voulait avoir devant elle une table couverte d'un long tapis, etc ? Eh bien, on a fouillé, ou déshabillé le *blumen-medium*, on a mis M. Jentsch à la porte, on a ôté le tapis de la table, et ainsi de suite ; les phénomènes se sont produits quand même. Il est tout naturel que les personnes qui ont assisté à quelques-unes de ces séances n'acceptent pas si facilement la sentence d'un tribunal qui jugera sans avoir rien étudié, rien expérimenté — uniquement sur la bonne foi de quelques policiers professionnels et de quelques policiers amateurs Voyez plutôt la séance dont a parlé le Dr Egbert Müller, dans une récente conférence, à Berlin. On examina les robes du médium, après quoi, elle fut cousue à couture double dans un sac, qui lui montait jusqu'aux hanches. Après avoir serré et cacheté le sac, on fouilla la taille du médium, mais on n'y trouva nulle trace de fleurs ou de fruits. Et néanmoins, un instant après, il pleuvait des fleurs, dont il y avait à la fin une centaine, ainsi que six oranges et un citron...

Après tout, il faut bien que nous félicitions le Dr Erich Bohn

pour la fougue vraiment admirable avec laquelle il a mené la campagne contre Mme Rothe, — une fougue qui ne laissait pas de nous étonner, quand nous supposions encore que le jeune avocat bataillait pour son propre compte, et quand nous ignorions que la campagne du Président de la Société Psychique de Breslau avait pour but d'obtenir l'interdiction des expériences devant servir aux études de la dite Société (1).

Il nous faut surtout signaler à l'admiration du monde contemporain la façon dont le Dr Bohn — bien différent en cela d'Annibal — a su tirer parti de la victoire. Tout-à-fait « commencement de siècle » cette idée d'envoyer à tous les journaux d'Europe les articles de l'*Allgemeine Zeitung*, où le Dr Bohn célébrait son triomphe. Ou bien on leur envoyait la circulaire suivante :

« M. le Rédacteur, nous sommes devenus acquéreurs de l'ar-
« ticle suivant de Richard Degen « *Fraudeur dévoilé* (*le médium*
« *à fleurs Anna Rothe*) » que nous mettons gratuitement à votre
« disposition contre 15 exemplaires du numéro de votre journal
« qui le reproduira. Dans l'espoir que vous profiterez de cette
« offre avantageuse, nous vous transmettrons quinze exemplaires
« de l'article ci-inclus. »

Signé : V. S. SCHOTTLAENDER.

Schottlaender, vous le voyez d'ici, c'est l'éditeur du Dr Bohn. On ignore qui peut bien être Richard Degen, mais il est permis de le supposer en lisant les dernières lignes de son article :

« Il a fallu l'ouvrage unique en son genre du Dr Bohn, *Der*
« *Fall Rothe*, chez Schottlaender, *157 pages, prix 2 marck 50* —
« *relié 3 marck 50*, représentant un amas de faits écrasants,
« pour amener enfin des fonctionnaires à agir, et pour ouvrir les
« yeux au public insensé. Mais à présent... *fiat justitia!* »

La justice!... Ah bien, oui! Nous pouvons y compter!...

---

(1) Il y a deux ou trois ans, la *Gesellschaft für Psychische Forschung zu Breslau* m'honora du titre de son membre correspondant, « en considération de mes mérites considérables pour les buts de la Société » — honneur un peu immérité, à vrai dire. — Aujourd'hui, j'avoue ne plus bien comprendre quel peut bien être l'objet de la Société, si elle suit le Dr Erich Bohn, qui approuve la prohibition des expériences médiumniques. Car la grande affaire est là; les fraudes de Mme Rothe ne sont qu'un détail, auprès de cela. — C. V.

Tout de même, ça a été très drôle de voir comme les journaux de l'Europe entière — à quelques exceptions près — ont mordu à l'hameçon, en publiant tout ce qu'on leur avait envoyé, sans trop y regarder de près. Après tout, ces gens-là, par leur légèreté, méritent d'être trompés, n'est-ce pas, Dr Erich Bohn? Aussi, nous en rions de bon cœur avec vous, qui en riez sans doute.

Les réunions spirites défendues en Bohême.

Le Spiritisme en Croatie.

On annonce que le gouverneur de la Bohême vient de suivre, et même de dépasser, l'exemple du kaiser allemand et a rendu un décret portant que toute personne ayant assisté à une réunion spirite sera condamné à 200 francs d'amende et à quatorze jours de prison.

L'on n'avait rien vu de pareil depuis quelques siècles déjà, en fait d'intolérance religieuse.

— Puisque nous sommes au milieu des Slaves du Sud-Ouest restons-y.

La *Wiener Morgen Zeitung* publiait dernièrement une correspondance d'Agram (Zagreb), intitulée : *Une ville de spirites.* Cette ville serait justement la capitale de la Croatie. Voici un passage de cette correspondance :

« ....Dans ces dernières années, le mouvement spirite a pris ici des proportions inquiétantes. Son chef, le Dr Hinkovics, un homme extraordinairement entreprenant, fait de son mieux pour l'entretenir et pour lui faire gagner les sphères les plus élevées société....

« Les spirites, dont le nombre est très considérable, forment un parti parfaitement organisé, qui tient tête aux matérialistes et qui ne laisse échapper aucune occasion pour gagner des adeptes. Il y a plusieurs cercles qui tiennent des séances à certains jours de la semaine.... Ces séances sont souvent présidées par des médecins, des avocats, des professeurs — ce qui donne aux yeux de la majorité un certain poids à ces croyances et dispose plusieurs sceptiques à une conversion »....

Le correspondant parle ensuite des efforts que l'on fait pour

décider Mgr Posinovics, archevêque d'Agram, à excommunier le Dr Hinkovics et à interdire la lecture de son journal, le *Novo Sunce* (Le *Nouveau Soleil*), d'après un hymne du poète national de la Croatie, Preradovic, en l'honneur du Spiritisme.

Heureusement les idées libérales triomphent en Hongrie, et le Banat de Croatie n'imitera probablement pas l'exemple de son collègue de Bohême.

La Société d'Etudes Psychiques de Genève

La Société d'Etudes Psychiques de Genève a publié ses rapports pour l'exercice de 1901, présentés à l'Assemblée générale du 5 janvier 1902.

Le compte rendu des travaux de l'année a été rédigé par M. Metzger, le distingué président de la Société. Ce que l'on y rencontre de plus remarquable, c'est la mention des efforts faits par les théosophes — le Dr Pascal et le comte Prozor à leur tête — pour donner à la Société une marche conforme à leurs idées. Cette tentative a été heureusement déjouée. « Notre société reste Société d'Etudes Psychiques, » dit M. Meztger. Espérons qu'elle le deviendra encore d'avantage, en mettant de côté le Kardécisme suranné qui la tient encore et qui fait beaucoup de tort à sa propagation dans les milieux les plus intellectuels.

Le rapport énumère ensuite les différentes conférences tenues, dans le courant de 1901, au siège de la Société.

A ce sujet, M. Metzger fournit ces quelques chiffres qui nous paraissent intéressants, puisqu'ils prouvent que l'œuvre de la Société n'a point été vaine :

« Si nous comparons 1892 à 1901, voici ce que nous observons. En 1892, nos dix séances ont été suivies par 34, 33, 25, 31, 39, 38, 38 35, 41, 55, personnes, soit une moyenne de 38 par réunion mensuelle. En 1901, les assistants ont été 49, 111, 106, 120, 86, 73, 61, 109, 120, 117, soit une moyenne mensuelle de 95, 5.

L'Assemblée de l'Institut Général Psychologique.

Pas d'argent, pas de médiums.

Ce n'est plus *International* que l'Institut psychologique s'appelle, mais *Général*. La raison en est tout à fait plausible. Il s'agit de faire reconnaître l'Institut comme étant « d'utilité publique ». Mais comment s'y prendre, si la Société a un caractère international? Le gouvernement français ne peut pas reconnaître l'existence légale d'une Société qui n'est pas exclusivement française; tout au moins, il faudrait pour cela engager des négociations diplomatiques — ce à quoi l'on ne peut pas sérieusement songer.

Alors, on a substitué au mot *International* celui de *Général*, qui est tout aussi brillant, mais qui ne signifie à peu près rien. Toutefois, l'on s'arrangera pour introduire dans le Comité directeur un certain nombre de savants étrangers.

Maintenant, la première assemblée générale de l'Institut Psychologique a eu lieu, le 24 mars, dans l'amphithéâtre de l'hôtel des Sociétés savantes, à Paris. C'est à peine si une centaine de personnes étaient présentes. La réunion devait être présidée par M. Léon Bourgeois, ancien président du Conseil des ministres, mais il ne put venir, à cause de la grave maladie de sa fille.

Du reste, l'assemblée fut dénuée de tout intérêt. Les statuts de la Société furent approuvés à peu près sans discussion — sans même qu'on en donnât lecture — ce qui n'aurait servi qu'à faire perdre du temps, puisque le Comité, dans sa science en droit constitutionnel, s'était cru en mesure d'appliquer son projet d'organisation de l'Institut, *avant* de le faire approuver par l'assemblée des sociétaires.

L'on donna lecture du bilan de la Société, avec force chiffres, qu'il n'était pas possible de suivre de près; d'ailleurs l'on savait bien qu'on n'avait pas à craindre la moindre indélicatesse sous ce rapport.

En ce qui regarde les sciences psychiques, voilà tout ce que l'assemblée a présenté d'intéressant :

Un monsieur, que nous ne connaissons pas, a demandé s'il

n'était pas possible de faire quelque dépense dans le but d'organiser un laboratoire pour l'étude des phénomènes psychiques.

Le Président lui répondit que le bilan de 1902 serait clos avec un excédent de 300 francs seulement il n'est donc pas possible de songer à la moindre dépense.

Voilà donc où nous en sommes. On a fondé un Institut *psychique*, essentiellement pour étudier les phénomènes *psychiques*; on a recueilli dans ce but des milliers et des milliers de francs, on s'en est servi pour fonder un journal qui est ouvert à toutes les branches de la psychologie, mais où l'on ne parle des phénomènes psychiques que lorsque l'occasion se présente à M. P. Janet de les tourner en ridicule. Une fois à la tête de ce journal, voilà que M. Pierre Janet se désintéresse de tout le reste : il paraît que son but est atteint.

En attendant, les braves gens qui avaient cru que des savants allaient enfin s'occuper des phénomènes psychiques, que ces brûlantes questions seraient enfin portées devant un aréopage scientifique dont l'autorité ébranlerait le scepticisme des académies et de la foule — ces braves gens auront au moins la complaisance d'attendre quelques années encore. L'argent que l'on croyait avoir surtout destiné à faire venir Mme Eusapia Palladino, ou un autre médium, à Paris, permettra à la France de posséder cent un Bulletins de psychologie, au lieu des cent dont elle s'enorgueillissait auparavant. L'on se consolera en lisant les communications sur la « dipsomanie morphinique », etc., etc.

C'est fort bien. Maintenant, devons-nous songer à ouvrir une souscription pour remplacer les fonds que l'on avait cru destinés à l'étude des phénomènes psychiques? Ce serait bizarre, ma foi; mais enfin, l'on ne peut pas prétendre que les savants du « groupe psychique »; qui consentent à sacrifier un temps précieux à l'examen des médiums, se trouvent dans la situation de devoir aussi dépenser leur argent. Ce serait un comble...

Voyons — l'idée est lancée. Allons-nous nous cotiser pour obtenir ce que ce pauvre Institut International et Général n'a pas été à même de faire?...

Le biomètre et ses indications.

M. Branly, l'éminent physicien qui ouvrit à Marconi la voie de la découverte du télégraphe sans fil, s'appliquait, depuis un an déjà, à l'étude du *biomètre* inventé par le Dr Baraduc, et qui devait servir à mesurer certaines émanations que l'on suppose sortir du corps humain. L'on conçoit l'importance qu'offre cette question pour les études psychiques. Malheureusement, ainsi que nous le faisions remarquer il y a quelque temps, cet instrument se présentait encore comme une *x* inconnue pour la science.

M. Branly communiqua dernièrement au groupe d'études des phénomènes psychiques, à l'Institut général psychologique, dont il est membre, le résultat de ses observations. Cette étude paraîtra prochainement dans le Bulletin de l'Institut.

Le Gérant : F. CABARET.

Paris, Imp. Quelquejeu, rue Gerbert, 10.